



EN GUISE D'AVANT-PROPOS...

Pourquoi ce livre ? Peut-être parce qu'au fur et à mesure que la chanson acquiert droit de cité dans la gent intellectuelle, on consacre à ses interprètes des ouvrages laudatifs, mais jamais critiques. Eh quoi ! le chanteur ne saurait-il susciter que l'admiration, l'amitié, le fanatisme ou la prébende ? Nous ne sommes pas fans de Sardou, nous ne l'admirons pas, nous ne sommes ni ses copains ni ses salariés. Mais nous estimons suffisamment important, dans la France d'aujourd'hui, le phénomène idéologique et culturel qu'il représente pour avoir décidé de consacrer quelques semaines à la rédaction des analyses qui suivent.

D'aucuns nous diront peut-être qu'écrire sur Sardou, c'est s'inscrire dans sa campagne publicitaire, faire son jeu : parlez en bien, parlez en mal, mais parlez de moi... Disons-le tout net : cet argument nous paraît dénué de la moindre valeur, car il renvoie inmanquablement à un présupposé que nous combattons avec constance depuis quelques années déjà : la chanson n'engage à rien. Il n'est plus possible aujourd'hui d'excuser l'ignorance ou les faces masquées devant un phénomène que les mass média nous présentent comme une évidence : Sardou et consorts existent et agissent de mille et une façons. Se réfugier derrière l'innocuité ou l'insignifiance du discours ordinaire sur la chanson, y compris, bien sûr, le discours des critiques dits de variétés, est à peine plus excusable, et nous pensons qu'il est une tâche urgente, militante : contribuer à la mise au point d'un discours opérant, " scientifique ", sur la chanson. En outre, si l'on demandait à ceux-là mêmes pour qui la chanson n'a pas d'importance, ou pour qui le combat culturel n'existe pas (infrastructure d'abord...), s'il faut dénoncer le goulag ou Pinochet, ils répondraient, en chœur : oui ! S'il faut condamner le viol, le racisme ? Oui. Et ceux qui prônent le viol et le racisme ? Oui. Sardou, justement, est de ceux-là, nous tenterons ici de le montrer. Notre petit livre se veut donc aussi une sorte de manifeste pour une certaine façon d'entendre et de décrypter la chanson.

Nos voisins britanniques, qui ne défendent pas, comme chez nous les bénéfiques " monopolistiques d'État " d'une quelconque S.E.I.T.A., ont imposé que chaque paquet de cigarettes porte une mise en garde officielle. Il y a eu, chez nous aussi, de timides campagnes anti-tabac. Plus timides encore, il y a eu des campagnes anti-alcoolisme. Nous tenterons, ici, d'apporter notre pierre modeste à l'édifice d'une campagne anti-Sardou. Ce livre se veut donc, aussi, manuel explicatif et dénonciateur d'une certaine forme de pollution.

Que les choses soient claires : Sardou a pour nous le droit, imprescriptible, de chanter, de chanter ce qu'il veut, tout comme les adversaires du nucléaire ou les objecteurs de conscience devraient avoir le libre accès aux ondes. Droit qui implique le nôtre, tout aussi imprescriptible, de critiquer Sardou. Nous en userons ici librement : vous chantez, nous en sommes aise, nous vous analysons maintenant. Car *l'effet Sardou* que nous voudrions mettre à nu a atteint avec l'année 1977 des dimensions et une qualité qui seraient comiques si... Voilà donc qu'après avoir chanté la peine de mort, le nationalisme étroit, l'impérialisme et le colonialisme, la phalocratie, Sardou annonce qu'il votera pour l'union de la gauche. " Nous n'avons pas, dirait Jaurès, le choix de nos co-électeurs ". Hélas ! Du moins avons-nous le choix de nos écrits, et le livre aussi, comme la chanson, peut être une arme. Ne nous en privons pas.

Nos voisins britanniques, disions-nous, agrémentent d'un leurs paquets de cigarettes d'une mise en garde officielle. Si peu officiels que nous soyons, nous accepterions volontiers, si Sardou nous le demandait gentiment, de rédiger celle qui pourrait orner la couverture de ses disques.

PREMIERE PARTIE

le cuit *

- “ [...] à partir de l’opposition, triviale en apparence, du cru et du cuit, on verra... émerger certaines propriétés générales de la pensée mythique, où se trouve en germe une philosophie de la société et de l’esprit ” (C. Lévi-Strauss).

“ *J'aime pas Sardou* ”... Notre ami Guy Bedos pourrait ainsi entamer un de ses sketches corrosifs et meurtriers... Notre propos est un peu différent : les gens aiment Sardou, ou plutôt certains d'entre eux, beaucoup d'entre eux. C'est là un fait, et les faits ont la vie dure. En 1972, dans notre Cent ans de chanson française, nous lui consacrons les lignes suivantes, peu de chose en comparaison des trois pages accordées à Hallyday par exemple :

“ *Fils du comédien Fernand Sardou et de la danseuse Jacky Rollin, il ressent très tôt la vocation des planches, s'initie au théâtre et fait du cabaret Il enregistre en 1969, se taillant un premier succès en 1970 avec les Bals populaires. Il hésite entre une inspiration personnelle et originale (Nous n'aurons pas d'enfants) et la “ course ” au hit-parade (Et mourir de plaisir). Les deux ne paraissent pas compatibles Il choisira d'être le chantre de la “ majorité silencieuse ” et, avec J'habite en France, les Ricains, Monsieur le président, il lance de francs succès réconfortants pour les bourgeois à cheveux et idées courtes. Il passe en vedette à l'Olympia à la rentrée 1971. ”*

Pourtant ces quelques lignes constituaient un pari. Nous avons en effet dans ce livre tenté d'éviter les pièges tendus par les carrières trop rapides ou trop tapageuses ; rien ne redescend aussi vite qu'une pierre lancée haut et fort, et la carrière de Sardou aurait pu suivre une courbe de ce type. Lever de rideau d'Enrico Macias à l'Olympia en mars 1970, vedette américaine de Jacques Martin au même Olympia en octobre 1970, il y occupait la scène en vedette l'année suivante, en novembre 1971. Et cette ascension irrésistible aurait pu être le prélude à une toute aussi rapide disparition. Qui se souvient aujourd'hui de Moustique par exemple ? Or ce qui caractérise le succès de Michel Sardou, c'est avant tout son installation dans la durée, sa continuité : dix ans bientôt depuis *Amérique, Amérique* ou les *Ricains*, cela compte. Lorsqu'en 1960 Camillo crevait tous les plafonds de vente de disques avec un tube, *Sag Warum*, il y avait là un phénomène sociologique et culturel fondamental à analyser, mais un phénomène tout différent de celui que constitue une suite comme *les Ricains* (1969), *les Bals populaires* et *J'habite en France* (1970), *Bonsoir Clara* (1972), *la Maladie d'amour* (1973), *les Villes de solitude* (1974), *Un accident et le France* (1975), *Je suis pour* et *le Temps des colonies* (1976)... Ajoutons à cette liste de titres celle des prix et des records : grand prix de la S.A.C.E.M. et grand prix de l'académie Charles-Cros (1971), plusieurs disques d'or.. Peu de gens vendent autant que lui, Brassens ou Tino Rossi dans la durée, Lama dans le court terme. Les Français, donc, aiment Sardou et le prouvent dans leur fidélité de public et d'acheteurs, ils lui font un succès, ils confortent sa carrière. Sans ce succès grandissant, il n'aurait sans doute pas pu parcourir le trajet idéologique que nous allons essayer de décrire : Sardou est, bien sûr, un produit du show-business (mais l'on peut dire la même chose de tout chanteur connu), il est surtout le produit de son public, de la France, d'une certaine France.

Aussi laisserons-nous le *J'aime pas Sardou* à Guy Bedos (en souhaitant d'ailleurs qu'il l'utilise : toutes les armes sont bonnes), pour emprunter une autre approche : non pas à *bas Sardou !*, mais *pourquoi Sardou ?*, *comment Sardou ?* Quelles sont les conditions politiques, sociales, esthétiques et idéologiques qui ont produit, permis, poussé l'apparition d'un tel phénomène que nous nommerons *effet Sardou* ? “ Effet ” au sens où l'on parle en physique de l'effet Doppler-Fizeau, au sens aussi où une boule de billard, un ballon de football auxquels on donne de l'*effet* voient leur trajectoire “ normale ”, c'est-à-dire attendue, prévisible, se modifier.

Et d'abord, de quoi traiterons-nous ici ? D'un chanteur et de chansons. C'est dire que la personne privée Michel Sardou ne nous intéresse pas, que seules ses prises de position publiques (elles ne manquent pas !), en rapport avec l'image de leader d'opinion qu'il est très vite devenu, nous retiendront. Un chanteur et des chansons, donc, ce qui n'est pas si simple. Car, pour des raisons historiques qu'il serait long et inutile de développer ici, la tendance dominante est, en France, à traiter de la chanson à partir de son texte. La chanson, pour le sens commun, *dit* quelque chose, et la “ bonne chanson ”, pour les intellectuels allant se ressourcer dans les cabarets de Saint - Germain - des - Prés, était la chanson à *texte*, celle qui intéresse les éditions Seghers dont la collection “ poètes d'aujourd'hui ” a donné naissance à un petit dernier, “ poésie et chanson ”, où les volumes ne présentent que... du texte . Or nous ne pensons pas qu'il soit possible de réduire la chanson à la langue : si la chanson *parle*, elle parle à la fois par ses rythmes, ses mélodies, ses orchestrations, le corps et la voix de ses interprètes, ainsi que par ses textes. Cette pluralité est fondamentale : les paroles ne suffisent pas à différencier un Brassens d'un Eddie Mitchell par exemple, et certains textes du second pourraient au fond être mis en musique et interprétés par le premier. Mais leurs textes respectifs sont associés à des mélodies différentes (surtout celles de Chuck Berry, c'est-à-dire le rock pour Mitchell, celles d'un guitariste composant plutôt à partir d'harmonies pour Brassens), à des voix différentes (une attaque des mots, une accentuation), à un comportement scénique différent (l'immobilité bon enfant de Brassens est tout aussi efficace que les déplacements de type “ rocker ” de Mitchell), à des orchestrations de types différents enfin (Brassens enregistre avec une ou deux guitares et une contrebasse, Mitchell dans sa période récente utilise les meilleurs “ requins ” de studio de Nashville). C' est pourquoi les imitateurs peuvent convaincre avec un minimum de talent lorsqu'ils utilisent les bandes orchestres et les rimes de ceux qu'ils prétendent imiter : la voix n'est qu'une partie d'un tout présent par ailleurs. Ce long préambule pour dire que nous ne nous limiterons pas ici à une analyse textuelle, thématique. Fin de préambule, donc, et rideau.

D'une mâle assurance

En smoking et nœud papillon, ou en chemise et pantalon noirs, Sardou avance sous les ronds de lumière des projecteurs. Un certain port de tête, une assurance un peu hautaine, une conscience de son sexe, mâle comme on sait mais il le rappellera à tous propos, à tout hasard.

Cette virilisation du jeu de scène n'est pas, il est vrai, chose nouvelle en France : de Chevalier (chez qui la gentillesse affectée masquait bien des choses) au sexisme de Lama en passant par la misogynie de Brel, tout annonçait qu'enfin viendrait Sardou. Mais elle atteint ici le degré le plus fort, l'agression machiste maximum. Ainsi ces quelques phrases, en récital : “ *Je m'adresse maintenant aux jeunes filles, je veux dire aux vraies jeunes - filles. D'ailleurs je veux poser la question (moue de dédain), y a-t-il encore de vraies jeunes filles dans cette salle ?* ”

La langue grecque disposait d'un mot utile, *charisma*, “ grâce, faveur ”, qui s'applique ici parfaitement : je suis le chef, semble-t-il dire, tout autant aux musiciens de l'orchestre qu'aux spectateurs dans la salle, le chef de droit show-businessien. On songe un peu au De Gaulle des conseils de ministres, tel que nous l'ont révélé certaines confidences, au Mussolini de la marche sur Rome, duce (“ guide ”) autoproclamé, à l'architecte allemand Albert Speer organisant à Nuremberg, autour d'Hitler, ses fameuses “ cathédrales de lumière ”... Grâce d'apparence magique, mais combien travaillée, d'un comportement. d'une façon de marcher, d'un savant dosage des projecteurs Et cela marche, même pour les moins convaincus ou les plus hostiles. Surtout pour eux d'ailleurs car, pris au piège. enfermés dans leurs convictions et obligés d'en sortir, ils sont sans doute plus sensibles que les “ inconditionnels ” à cette “ magie ” programmée, émise pour être reçue, et effectivement reçue. Il se passe là un phénomène que l'on a peut-être connu en regardant défiler les parachutistes ou les légionnaires : ils sont là, chargés des souvenirs coloniaux, Indochine, Algérie, fortement connotés, évoquant tout un arrière plan de tortures et d'exactions. Et pourtant, pour peu qu'on se laisse aller, leurs chants, leurs rythmes risquent parfois de paraître *beaux*, eh oui ! D'ailleurs, ils séduisent les foules, et Sardou séduit de cette façon - là, en faisant appel à des pulsions profondes, souvent inavouées : la violence, la frustration, le sexisme. Il y a une sorte de dévouement passif dans ces salles d'où on sent monter comme une vague de fond l'assouvissement de rancœurs secrètes, de silences aigres, un rot profond sentant comme l'ail tout le non-dit, le non-exprimé, le non-su même : il suffit pour cela d'un geste, d'un coup de hanches, d'un regard parfois. Là réside la force scénique d'un certain nombre de nos vedettes, Hallyday bien sûr, Ferré d'un autre point de vue, et Sardou a su mener jusqu'à un point de perfection cette tendance, l'une des armes du viol des foules : la prise de pouvoir physique, sexuelle Nous sommes loin de Hitler ou de De Gaulle ? Non, car le dédain, le détachement affecté, la recherche du consensus physique, se ramènent à ce phénomène vieux comme le monde.

Ainsi va la scène, et elle va plutôt bien. Mais, en l'absence de films, il est difficile de raisonner sur des impressions, des notes, des souvenirs de spectacles. Aussi allons-nous, dans cette même direction, nous attacher plutôt aux disques et à la façon dont cette prise de pouvoir physique s'y manifeste.

Point de départ, donc, un trente trois tours enregistré en public, à l'Olympia (Philips 6 325 005), et regroupant onze chansons : la Corrida n'aura pas lieu. Laisse-moi vivre, J'habite en France, la Colombe, les Ricains, Je t'aime, je t'aime, le Rire du sergent, Vive la mariée, Aujourd'hui peut-être, Et mourir de plaisir. les Bals populaires, dont certaines avaient un statut particulier, étant connues du public Le récital tel que le disque en témoigne va donc se dérouler sur deux plans : présentation des chansons nouvelles, utilisation scénique de la résonance de celles qui sont connues. Ainsi de J'habite en France dont le thème est simple :

- On picole pas
- On n'est pas si cons que ça
- On fait de la bonne musique
- On baise bien...

Lors de l'introduction du dernier argument, l'orchestre s'arrête et Sardou, seul, lance :

“ *Toutes les femmes sont là pour le dire* ”,

puis attend les réactions de la salle. Elles viennent, mais timides. Sardou lance à nouveau,

“ *Toutes les femmes sont là pour le dire* ”

et attend les applaudissements qui cette fois sont plus nourris. Puis, pour la troisième fois :

“ *Toutes les femmes sont là pour le dire* ”

et la salle délire. Sardou, montrant sans doute quelqu'un du doigt, lance alors d'une voix gouailleuse :

“ *J'ai dit toutes les femmes, tu vas voir ta mère si elle te voit, toi* ”.

Puis reprend sa chanson, avec l'orchestre.

Episode classique, dira-t-on, gimmick parmi d'autres et qui procède des trucs et des lois du métier ? Certes mais dans cette tentative de faire plébisciter une affirmation de type phallocrate (on vous baise bien) passe en même temps une volonté de puissance incarnée dans un rapport sexuel fictif (je vous baise bien), et tout le jeu entre la scène et la salle consiste à faire admettre par les femmes le statut de “ mec ” de celui qui est derrière le micro. Ici, on ne livre pas une chanson, on développe un processus au cours duquel un certain pouvoir se pose et s'impose : pouvoir conféré par des projecteurs. un micro. mais aussi pouvoir “ librement ” accepté par ceux qui le subissent

Plus significative, peut-être, est l'interprétation des *Ricains* que nous propose ce disque. Dans la version studio, qui fut diffusée sur les ondes, la plage commençait et se terminait par quelques échos d'un meeting nazi, mots parmi lesquels surnageait un nom propre, *Hitler* Entre ces deux parenthèses. la musique à base de guitare en picking et d'harmonica créait une ambiance de western. En outre, du début à la fin, le volume sonore de l'orchestre ne variait que peu. Il en va tout différemment sur scène, et les quatre couplets de la chanson (cinq en fait, mais le dernier est la répétition du premier) vont être soutenus par un crescendo musical intéressant à analyser.

- Sur le premier quatrain, la voix est uniquement accompagnée par une guitare jouant en arpèges : impression de douceur, de tranquillité...

- Sur le second quatrain, la guitare se voit adjoindre une basse discrète tandis que le batteur marque un temps sur quatre d'un coup de cymbale : le rythme est plus présent, plus manifeste, mais l'impression première demeure... -

- Troisième quatrain : le batteur utilise les grosses caisses tandis que les cordes entrent en jeu “ Ça bastonne ” comme on dit et, sur un vers (“ *est venu mourir en Normandie* ”) la voix monte tandis que des cuivres agressifs l'accompagnent d'un phrasé puis se taisent : la dramatisation est atteinte par cette convergence de l'interprétation et de l'accompagnement...

- Puis, sur les deux derniers quatrains. tout l'orchestre intervient, la cymbale marquant tous les temps : c'est le moment des morales, des conclusions, dans une ambiance musicale qui atteint là son paroxysme..

Une telle prestation, on s'en convaincra à l'écoute, ménage ainsi une progression qui mène le spectateur vers une unique porte de sortie : l'acceptation et les applaudissements. Et le système qui sous-tend cette façon de ménager la montée dramatique est curieusement mise à nu, étalée au grand jour, un peu plus loin, lorsque Sardou chante *Et mourir de plaisir*. Ici, il va demander à la salle de chanter le refrain à sa place. Et il explique : il faut chanter doucement tout d'abord, puis de plus en plus fort. La salle s'y essaie, et il corrige : “ *chante plus fort allez, vas-y, monte un peu* ” Ainsi le crescendo que l'orchestre assurait dans les *Ricains* est-il réalisé par ceux- là mêmes qui en sont les victimes. Conclusion logique : dans les *Bals populaires*, les musiciens (cuivres et batterie) n'ont plus qu'un rôle d'appoint, la part principale du travail étant fournie par des centaines de paires de mains qui marquent le rythme..

A cela s'ajoute des techniques “ plus douces ” et tout aussi efficaces, celle qui consiste à mettre en valeur une voix mâle et ferme par contraste avec un cœur féminin. Six chansons sur onze utilisent ici les voix féminines (*Vive la mariée, Et mourir de plaisir, la Corrida n'aura pas lieu, Laisse-moi vivre, les Ricains, Je t'aime je t'aime*) avec chaque fois le même effet : sur fond de voix célestes, cœur de vierges en quelque sorte, le mec s'affirme et s'impose “ J'en ai dans la voix et dans le slip ” semble-t-il nous dire.

Dans tous les cas un même objectif (et un même résultat), ce consensus physique que nous annonçons plus haut et qui est une des caractéristiques de la scène. Mais le travail des tripes de l'autre par des moyens techniques (nous n'avons pas, jusqu'ici, parlé des thèmes de ses chansons) apparaît également dans les disques enregistrés en studio, loin de ces trucs que permet la présence réelle. Nous allons tenter de le montrer à propos du dernier trente-trois tours publié au jour où nous écrivons (disque Tréma 310 019).

Mais, tout d'abord, quelques indications techniques s'imposent. Entre le moment où une chanson est conçue, c'est-à-dire où la mélodie et le texte sont écrits, et celui où elle est enregistrée puis pressée sur disque, un personnage important intervient : l'orchestrateur. C'est lui qui va donner au morceau sa couleur musicale, décidant des instruments à utiliser, écrivant leurs partitions, dirigeant les répétitions et l'enregistrement. Et ce travail est fondamental, il suffit pour s'en convaincre d'avoir par exemple entendu une chanson sur scène ou dans un cabaret, l'interprète s'accompagnant d'une seule guitare, puis d'en écouter, sur disque, la version orchestrée : l'orchestrateur reçoit en quelque sorte le brouillon d'une œuvre, il lui donne sa patine définitive et, pour l'oreille, son intervention compte beaucoup. Il y a donc, avant le disque, deux temps très différents (même si, parfois, ils voient intervenir les mêmes personnages) : l'écriture de la chanson, puis son orchestration.

Ce premier temps, celui de la conception des œuvres, est assuré essentiellement par Jacques Revaux, pour la musique, et Pierre Delanoë pour les paroles. Pour ceux qui regardent parfois, sur les pochettes de disques, les signatures des chansons, ces noms ne sont pas inconnus. Pierre Delanoë, né en 1918, a d'abord fait carrière en équipe avec Gilbert Bécaud. Résultats, parmi d'autres : *Mes mains, le Jour où la pluie viendra, Et maintenant, Nathalie*.. Mais il touche un peu à tout, adapte en français, hélas, les chansons de Bob Dylan (que chantera Hugues Aufray), et il signe sur ce disque six des onze chansons : *le France, la Vallée des poupées, W454, J'accuse, Je vous ai bien eu, le Temps des colonies*, pas les plus mauvaises comme on voit Sardou en est le

cosignataire (mais on se demande en quoi un auteur aussi chevronné que Delanoë a besoin d'un coauteur comme Sardou) et signe parfois seul (*Je suis pour*). Jacques Revaux, lui, signe toutes les musiques Et, avant de rentrer dans l'équipe Sardou, il a composé pour R Anthony, Dalida, Hallyday, H. Vilard, Monty.

La carrière et la production passées de Revaux et Delanoë expliquent en partie le profond classicisme du répertoire de Sardou, qui ne fait pas évoluer d'un poil la chanson française. Harmonies tout ce qu'il y a de plus classiques, forme carrée habituelle, cela est, esthétiquement parlant, parfaitement inintéressant, surtout si on le compare à l'environnement musical qui est aujourd'hui le nôtre. Et ce conformisme est nécessaire, parfaitement adapté à un projet global. Revaux et Delanoë donc. A eux deux, eux trois si l'on ajoute Regis Talar, le producteur, ils constituent le pivot de l'entreprise. talents multiples et complémentaires, creuset d'où sortent, donc, des chansons.

Qu'il faut orchestrer. A part les très rares cas (comme celui de Léo Ferré) où l'auteur-interprète est également l'orchestrateur de ses œuvres, un chanteur est en général lié à un orchestrateur, en tout cas pour un disque particulier. Ainsi Jacques Brel travaillait-il surtout avec François Rauber, Yves Simon confie-t-il toutes ses chansons à Jean-Claude Déquéant et Alain Souchon travaille-t-il beaucoup avec Laurent Voulzy, pour prendre quelques exemples très différents Le résultat en est, bien sûr, une certaine homogénéité esthétique : ces orchestrateurs sont aussi des artistes, qui vont imprimer au disque leur marque, leur goût. Ainsi n'importe quelle oreille un peu avertie reconnaîtra par exemple une chanson de Ferré orchestrée par Jean-Michel Defaye d'une chanson de Ferré orchestrée par lui-même. Mais cette collaboration artistique a parfois un revers de médaille : l'homogénéité risque de devenir monotonie Or, sur le disque de Sardou qui nous retient, il y a sept orchestrateurs différents pour onze titres. Et ce petit détail, que l'on ne remarque généralement pas, prend une énorme importance. Chaque chanson étant passée par une patte différente, va en effet prendre l'aspect d'une création nouvelle, originale. Il n'y aura pas, à l'écoute, de système uniforme, pas d'habitude, parce que des hommes différents ont collaboré à la finition, à l'habillage orchestral. Si l'on peut se permettre ici une comparaison industrielle, les chansons du disque vont apparaître comme des pièces uniques et non pas comme des produits de série. Ainsi la face A débute-t-elle sur une ambiance douce, à base de cordes, très rétro (*la Vieille*, orchestrée par R Donnez), et se poursuit de façon très rythmée, guitare électrique, percussions et cuivres alternant avec des chœurs féminins (*Je suis pour*, H Roy) pour en venir ensuite à la grandiloquence, des arpèges aux claviers se mariant avec les violons et les cuivres d'un orchestre très hollywoodien (*Le France*, R Pratz).

Il y a là, bien entendu, une façon très " pro " de travailler. mais il y a aussi, surtout, beaucoup d'argent. Lorsqu'on confie un disque entier à un orchestrateur, il touchera un cachet forfaitaire, mais lorsqu'on met sept orchestrateurs en compétition pour choisir ensuite parmi leurs propositions celles qui seront retenues, il faut les payer pour chaque pièce, d'autant que les collaborateurs de Sardou ne sont pas, ici non plus, des débutants, qu'ils connaissent leur valeur et la facture au juste prix... Ainsi la technique est-elle utilisée pour mettre l'auditeur dans les meilleures conditions. Reste à enregistrer. Et là, dernier facteur et non des moindres de cet ensemble convergent, la voix, la façon de chanter, c'est-à-dire Sardou lui-même.

Paradoxalement, on ne peut pas dire que Sardou ait " une voix ", une voix typée, reconnaissable au premier coup d'oreille. Ecoutez Brassens chanter Trenet, ou Le Forestier chanter Vian, vous saurez tout de suite qu'il s'agit de Brassens et de Le Forestier, mais vous ne reconnaîtrez pas nécessairement Sardou s'il chante Wagner ou Déroulède. Mais il sait se servir de sa voix, il l'utilise au maximum, lui fait rendre tout ce qu'elle peut rendre, jusqu'à donner son sens au texte ou changer le sens du texte par la seule grâce d'une intonation. Tout le monde sait qu'on peut faire dire aux mots le contraire de ce que les dictionnaires prétendent qu'ils disent. Ainsi "c'est génial", écrit, signifiera toujours " c'est génial ", mais dit d'une certaine façon, dans une certaine situation, il pourra signifier le contraire : " quelle connerie . " C'est ce qu'on appelle, d'un terme pédant, l'antiphrase, technique dont Sardou est familier et qui prend chez lui une dimension autre. Ainsi, à s'en tenir au texte des *Villes de solitude*, on pourrait y lire une mise en scène critique de la façon dont l'alcool libère les instincts que masque la frustration. Dans un premier temps, en effet, la chanson (en " je ", il est vrai, nous y reviendrons) explique la disparition des inhibitions par grâce toute éthylique :

" Quand j'ai bu plus que d'habitude

Me vient la faim d'un carnassier,

L'envie d'éclater une banque,

De me crucifier le caissier,

D'emporter tout l'or qui me manque

Et de disparaître en fumée "

Et plus loin, après ce rêve de braqueur, ce passage qui a fait couler beaucoup d'encre :

" J'ai envie de violer des femmes,

De les forcer à m'admirer;

Envie de boire toutes leurs larmes

Et de disparaître en fumée "

Puis le superman de banlieue ayant dessaoulé revient à la réalité des choses :

*“ Quant l'alcool s'est évaporé
Je replonge dans la multitude
Qui défile au pas cadencé
J'ai peur d'avoir brisé des vitres,
D'avoir réveillé les voisins
Mais je suis rassuré très vite,
C'est vrai que je ne casse rien ”*

Et l'on a envie de croire Sardou lorsqu'il explique que ses chansons sont des petites pièces, qu'il y joue un rôle et ne veut rien démontrer, qu'il n'assume pas ses personnages (il chante en “ je ”, c'est vrai, nous l'avons déjà dit). Ainsi pourrait-on voir dans ces *Villes de solitude* une analyse des pulsions refoulées : nous sommes tous pareils, vivant en société, et parfois pointe le nez de la violence... Dans le texte, pourtant, quelques passages font problème : “ la multitude qui défile au pas cadencé ”, il est difficile d'admettre que c'est là le modèle de Sardou. Mais lorsqu'il chante, les choses s'éclairent “ *C'est vrai que je ne casse rien* ”, dernier vers de la chanson, est répété six fois, parlé, chanté, crié, avec une violence et une sorte de regret qui fait dire au vers : *Hélas, je ne casse rien*. Et toute la première partie apparaît alors comme un modèle positif : les hommes, les vrais, sont ceux qui assument leur violence, et qui donc, pourquoi pas, violent les femmes dans les rues avant de les forcer à les admirer. Les autres ? La multitude, qui marche au pas cadencé. Tout cela n'est dans le texte qu'en filigrane et c'est l'interprétation, le jeu de la voix, qui nous le fait lire. Vision partielle et déformée, produit d'un parti-pris ? Le lecteur pourra se reporter à l'original (disque Tréma 6499 739).

Deuxième exemple de cette importance idéologique de la voix et de son travail, la chanson *J'accuse*, dans un trente trois tours déjà cité. Dans un premier temps, le texte lu semble être un condensé de tous les thèmes écologiques : “ *J'accuse les hommes de salir les torrents [...] d'emprisonner le sable des enfants [...] de pétrolier l'aile des goélands [...] de s'enfumer pour moins se voir mourir* ”, qui pourrait récuser ce réquisitoire ? Un quatrain vise plus spécialement les programmes spatiaux :

*“ J'accuse les hommes de violer les étoiles
Pour faire bander le cap Canaveral,
De se repaître de sexe et de sang
Pour oublier qu'ils sont des impuissants ”*

et l'on pourrait bien sûr s'interroger sur le choix du champ conceptuel (le sexe ne servirait-il qu'à péjorer, les impuissants seraient-ils des débilés ? Vieille thématique méditerranéenne), mais la condamnation pourrait aussi bien être portée par des militants des “ Amis de la terre ” ou par des électeurs de Brice Lalonde. Ce texte, bien sûr, est chanté par Sardou, et tout s'éclaire à nouveau. Il va en effet le préférer d'une façon très particulière, les mots *violer, bander, sexe, sang et impuissants* prenant un accent tonique qui leur donne un sens précis. Ils sont crachés avec délectation, comme chez ces gamins qui se plaisent à émettre merde, con, couille, etc., et c'est la violence qui surnage, le mépris. Une fois le disque achevé, on se pose une question : peut-on plaider pour les hommes avec une telle haine des hommes ? Dans les deux cas, les *Villes de solitude* et *J'accuse*, la façon de chanter nous ramène à ce que nous écrivions à propos de l'orchestration ou du comportement scénique : le spectateur est amené à entériner cette recherche d'un consensus physique, tripal, occultant toute réflexion.

Sardouce France

Restent les thèmes, l'idéologie, et le problème du “ système ” Sardou. A survoler ses disques on a l'impression, vite confirmée, qu'il a interprété une chanson pour tous les âges, “ de sept à soixante-dix sept ans ” (formule qu'il reprend d'ailleurs dans *La Maladie d'amour*), et pour tous les genres. On trouve ainsi chez lui la douceur (*Nous n'aurons pas d'enfant*) et la violence (*Je suis pour*, et bien d'autres), toutes les classes d'âge, en commençant par celles qui sont encore incapables de comprendre le français (*Interdit aux bébés*), passant par la tendre enfance (*Petit*) et le couple qui vient de marier son dernier enfant (*Les vieux mariés*) pour finir sur le troisième âge (*La vieille*), les petits métiers bien de chez nous et d'actualité, sabotiers (*100 000 universités*) ou bergères (*Folk song melody*), la vie quotidienne et les faits divers (*L'Accident, Je ne t'ai pas trompé, le France, Je suis pour*), et, enfin, toutes les opinions. Ainsi ses disques s'adressent-ils successivement aux partisans de l'OTAN (*les Ricains, Monsieur le président de France*), aux nostalgiques de l'empire français (*le Temps des colonies*), aux catholiques (*le Curé, Tu es Pierre*) et à ceux qui critiquent la religion (*God save the king*), aux partisans de la guerre au Vietnam (*Si j'avais un frère*) et aux antimilitaristes (*les Moutons*), aux écologistes (*J'accuse*) et aux partisans de la peine de mort (*Je suis pour*), sans oublier ceux que la misère des petits Indiens empêche de dormir (*Merci seigneur*) : il y en a pour tous les goûts ou presque, surtout si l'on ajoute que les Ricains doit révolter les communistes mais que le France ne peut que réjouir le PC et la CGT...

Plus que ces thèmes cependant, qui font preuve d'un éclectisme et d'une ouverture d'esprit louables, la façon dont ils sont traités nous paraît révélatrice. Ainsi *Je suis pour*, consacrée à la peine de mort et éditée en 1976, à l'époque où la France se posait, justement, le problème de la peine capitale. Or il y a plusieurs façons d'aborder cette question. En terme de violence secrétée par la société elle-même, par exemple, ou encore en termes de réhabilitation possible des assassins. Il en est d'autres, aussi, et avant d'aller plus loin nous voudrions ici produire deux documents. Le premier est tiré d'un article d'Adolphe Brisson (vous connaissez ?) dans *la République française* en 1894. Brisson interviewe un juré au procès de l'anarchiste Vaillant (qui fut, faut-il le préciser, condamné à mort et décapité) :

“ Voyez-vous monsieur, j'ai longuement réfléchi sur ces questions de la dynamite et de l'anarchie. Je ne me flatte pas d'être un philosophe, je ne sais pas au juste si les anarchistes ont raison de demander le bouleversement de la société, et si le bon droit est de leur côté ou bien du nôtre. Je ne sais qu'une chose, c'est que depuis l'âge de vingt ans (et j'en ai bientôt cinquante) je turbine douze heures par jour; que par mon travail j'ai réussi à créer une maison qui m'appartient, que j'ai nourri ma femme, élevé mes enfants, que je les aime et que je ne reconnais à personne le droit de m'enlever tout cela. On me déclare la guerre, je me défends. Et puisque je suis le plus fort, je cogne. ”

Le second document, plus récent, est une interview de monsieur Taron, dirigeant de l'association pour l'application de la peine de mort, publiée dans le quotidien *Rouge* (5 août 1976) :

“ Je ne peux pas affirmer qu'une seule exécution suffira à freiner la criminalité. Un assassin en puissance peut très bien se dire : on a fait ça pour démontrer qu'on pouvait encore guillotiner en France[...] Vous avez un chien enragé, vous l'abattez ! Vous dites : c'est une bête malfaisante, il est capable de recommencer, allez pof ! Il est abattu ! Je suis hélas très bien placé pour savoir qu'il y a très peu de fous. Sur les 80 pour cent de fous pénaux, peut-être un seul a une légère déficience [...] La justice expéditive, je ne cache pas que j'en suis partisan. Un monsieur qui tue, moi, si je le vois ...”

Il y a donc plusieurs façons d'aborder cette question... Notre juré au procès Vaillant réagit en défenseur de l'ordre établi, celui qui fait sa prospérité... Quant à monsieur Taron, dont l'enfant fut assassiné et dont nous respectons la douleur, il emprunte croyons-nous la pire voie qui soit. Car, partisan ou adversaire de la peine de mort, il convient de ne se prononcer que la tête froide, de refuser les passions, les douleurs, les intérêts ou les hypocrisies. Ainsi sommes-nous prêts à signer une déclaration affirmant que nous sommes contre la peine de mort et que si, demain, un de nos proches était assassiné, notre éventuelle volonté de faire guillotiner l'assassin serait nulle et non avenue : on ne raisonne pas dans ces conditions là...

Sardou, donc, se penche sur ce problème et abat son jeu dès le titre : *Je suis pour*. Ses arguments ? Il s'agit plutôt d'un réquisitoire :

“ *Tu as volé mon enfant
versé le sang de mon sang [...]
Tu as tué l'enfant d'un amour. ”*

Son verdict ? Expéditif.

“ *Tu n'as plus besoin d'avocat
J'aurais ta peau tu périras [...]
Je veux ta mort [...]
J'aurais ta mort [...]
J'aurais ta tête en haut d'un mât [...]
C'est trop facile et trop beau,
Il est sous terre tu es au chaud
Tu peux prier qui tu voudras,
J'aurais ta peau, tu périras ”*

Au moins Sardou accepte-t-il que d'autres puissent ne pas être d'accord et être contre ? Bien sûr :

“ *Les bons jurés qui s'accommodent
Des règles prévues par le code ”*

ou encore

“ *Les philosophes, les imbéciles,
Parce que ton père était débile,
Te pardonneront mais pas moi ”*

(avec, bien sûr, un accent tonique particulier sur *imbéciles* et *débile*).

Ainsi cette chanson qui a fait couler beaucoup d'encre et réveillé bien des passions est-elle avant tout profondément malhonnête. Car Sardou, comme tout le monde, a le droit d'être pour la peine capitale, mais il n'a pas le droit de défendre publiquement son point de vue avec ce type d'arguments. Le statut de vedette crée certaines responsabilités auxquelles on ne peut pas échapper en prétendant benoîtement qu'une chanson n'engage à rien, qu'elle n'est jamais qu'une mise en scène d'un personnage que le chanteur n'approuve pas forcément. Encore une fois, ici, l'effet recherché (et sans doute atteint dans bien des cas) est l'annihilation de la raison (d'ailleurs philosophes et imbéciles sont mis dans le même panier) et l'appel aux plus bas instincts, vengeance, haine : encore et toujours ce consensus tripal et physique.

Faut-il un autre exemple ? *Monsieur le président de France* fonctionne strictement sur le même modèle. Le problème est, ici, différent : face à la guerre du Vietnam les oppositions à la politique nord-américaine se manifestent ici et là et, en outre, la France a quitté l'OTAN. Sardou prend donc le personnage d'un jeune homme dont le père est tombé lors du débarquement allié :

“ *Monsieur le président de France
Je vous écris du Michigan,
Pour vous dire qu'à côté d'Avranches
Mon père est mort il y a vingt ans [...]
Je vous écris du Michigan
Au nom d'un homme qui pour Avranches
N'a traversé qu'un océan [...]
Je vous écris du Michigan,
Pour vous dire que tout près d'Avranches
Une croix blanche porte mon nom ”*

Après cette accumulation larmoyante, reste la conclusion. Elle est double. Textuelle, d'abord :

“ *Dites à ceux qui ont oublié,
A ceux qui brûlent mon drapeau,
En souvenir de ces années,
Qu'ce sont les derniers des salauds ”*

Puis musicale : la plage se termine sur *It's so long way to Tipperary* (chanson d'ailleurs britannique et non pas américaine), qui évoque dans toutes les têtes le souvenir de la Libération... Encore une fois, l'argumentation frise la malhonnêteté : faut-il juger l'agression américaine au Vietnam en 1966 à l'aune de la libération de 1944 ? Et un mort suffit-il à justifier une cause ou à blanchir une politique ? A ce compte, n'importe quel fils de nazi ou de tortionnaire pourrait réclamer le respect de sa cause, Goulag, Algérie, Buchenwald, au nom de la mort de son père. Dans les deux cas donc, peine de mort ou impérialisme, c'est par le petit bout de la lorgnette que Sardou aborde les problèmes, tout comme il ira chercher dans les colonnes de la presse à sensation le cas d'un paquebot

désarmé pour présenter la décadence de la France (*Le France*) du particulier au général, du tripal au politique, tous les procédés sont bons.

Ne manque à ce tableau que le sexisme, ou la phallocratie, comme on voudra. Point n'est besoin de chercher très loin. Car la femme est ici conforme aux images d'Épinal d'une société méditerranéenne. *Ecoutez les Bals populaires*. Il est deux activités, l'amour et la danse, où le couple est de rigueur, du moins dans une large majorité des cas. Les personnages de Sardou, eux, ne dansent pas et, tandis que tournent l'ouvrier et la midinette, ils boivent, font les fous et ne paient pas leurs verres. Samedi soir de mecs, exclusion de la femme. Que ferait-elle là, d'ailleurs ? Epouse, mère ou putain, la femme de l'univers Sardou n'a pas sa place en ces lieux de réjouissance publique, à elle le lit, les couches ou le bordel. Epouse, donc, elle a pour rôle principal de fournir des têtes blondes à la France :

“ C'est elle qui me fera bien sûr tous les enfants qu'il me fallait.

Je sais qu'elle en fera des premiers de leur classe,

Des gamins bien polis, des garçons sans copains

Je sais qu'ils apprendront à s'éloigner de moi

A dormir dans son lit, à pleurer dans ses bras ”

(Vive la mariée)

“ Tu m'as donné des beaux enfants.

Tu as le droit de te reposer maintenant ”

(Les Vieux mariés)

Et, sortie de cette fonction procréatrice, elle ne saurait qu'emmerder son homme, lui faire de l'ombre. Ainsi la femme du torero lui gâche sa vie, cache son habit de lumière (*la Corrida n'aura pas lieu*) et, même si l'amour est préférable à la mort, deux vers en écho viennent résoudre le problème :

“ Laisse-moi vivre et respirer sans toi

Pour être bien j'ai besoin d'être loin de toi ”

(Laisse-moi vivre)

Le fond du problème réside sans doute en ce fait que la femme, avant d'être épouse, a été la mère Et, sur fond de crise morale (crise du mariage, crise du couple), le discours réactionnaire qui se déroule ici témoigne en fait d'un œdipe mal digéré et qui pèse trop lourd sur l'estomac. Le père, sexué, est là, omniprésent, clef de voûte de la thématique sexiste.

Mère, la femme n'est pas sensée faire l'amour, mais putain elle aura droit à tous les égards : qu'on la viole au coin d'une rue (*Les villes de solitude*) ou qu'on la pousse, en rang par quatre, au creux d'un lit colonial (*Le Temps des colonies*). Consolation et repos du guerrier (*Si j'avais un frère au Vietnam*), selon la bonne image d'Épinal, la femme est donc là pour le plaisir de l'homme, pour son service, laisse-toi tondre et tais-toi :

“ J'aime bien les moutons

Quand je suis le berger

C'est gentil c'est mignon,

L'été à Saint-Tropez,

Les moutons en jupe ” (Les Moutons)

Certaines, cependant, ne rentrent pas dans ce modèle, “ aiment les garçons au teint pâle et femelle ” : Sardou, dès lors, n'a pour elle que hargne et haineux mépris (*Les filles d'aujourd'hui*). Eh quoi ! La femme voudrait-elle échapper à son destin, elle qui se doit de soutenir le mâle :

“ Tu n'aurais pas vécu

Sans l'amour de ta femme ” (Hallyday)

Et de le pleurer lorsque, veuve, il lui reste un morceau de voile blanc et la photo d'un héros de la guerre, histoire de faire fonctionner les souvenirs attendris (*La vieille*). Tout cela n'est pas exempt de contradictions. Ainsi cette femme méprisée, rabaissée, se verra offrir, sur un arrangement aux sonorités flamenco, un long poème d'amour romantique (*Je vais t'aimer*). Mais la contradiction se résout, une fois encore, dans l'image d'Épinal : Reine et Esclave tu es, Reine et Esclave tu seras. Complément indispensable de ce petit portrait en pied d'un phallocrate éclairé, les “ pédés ” de tous genres sont voués, qui l'eut cru, au mépris le plus noir, ces arrivistes sans vergogne qui savent, eux, comment gagner du galon sans balayer la cour (*le Rire du sergent*). D'ailleurs, suprême injure, les filles d'aujourd'hui aiment, nous l'avons vu, “ les garçons au teint pâle et femelle ”. Le cercle se clôt ainsi, la femme est femme, l'homme est homme et le pédéraste dérange l'ordre établi de ce beau royaume tautologique .

Croisade sans croix

Nous pourrions bien sûr poursuivre ce tour d'horizon thématique mais, posant à plat le contenu, il n'expliquerait rien. Pourquoi Sardou, en effet ? Et comment Sardou ? Ce qui nous mène à une autre question, fondamentale : au profit de qui Sardou chante-t-il ? Ici, des réponses faciles se présentent : Sardou fasciste, ou Sardou poujadiste¹. Mais les choses ne sont pas si simples.

Poujadiste ? Sa rhétorique du talion l'en rapprocherait, en effet, mais là s'arrête la comparaison. Nous disposons aujourd'hui en France d'un chanteur poujadiste, mais il ne s'agit pas de Sardou, il s'agit de Philippe Clay Roland Barthes, il y a plus de vingt ans, écrivait à propos du phénomène Poujade qui ravageait alors l'hexagone : “ *Toute la mythologie petite-bourgeoise implique le refus de l'altérité, la négation du différent, le bonheur de l'identité et l'exaltation du semblable* ”. Or Sardou n'a aucun bonheur d'identité, il ne veut pas ressembler aux autres, ni à ceux qu'il fustige, ni à ceux qui paient pour applaudir à ses fustigations. Lorsque Clay chante, avec en fond sonore une orchestration à base de bruit de tiroir-caisse :

*“ Un petit impôt pour les victimes de la sécheresse,
Une petite vignette pour les vieillards dans la détresse,
Un petit billet pour la recherche médicale,
Un petit ticket pour la sécurité sociale,
Une petite taxe, une petite serisette,
Encore un effort et quelques milliards à trouver,
Et tu verras comme tu seras fier d'être français ”*

(Trop c'est trop)

il y a, d'évidence, recherche d'un consensus idéologique qui correspond assez bien au poujadisme tel que Barthes l'a analysé. Mais, nous l'avons vu, Sardou vise plutôt le consensus physique, instinctif.

Alors, Sardou fasciste ? Pas davantage. Le fascisme, mot trop galvaudé, est une théorie totalitaire qui repose sur un mouvement de masse et se développe dans certaines circonstances économiques et historiques bien précises. Or, si Sardou a bien des traits de comportement physique comparables à ceux de Mussolini par exemple, il n'en a pas l'implantation sociale et historique. Il n'est pas le chantre de Chirac, encore moins de Giscard, mais il est plutôt leur produit, le produit d'une droite frustrée, perdue, à la recherche d'une identité fuyante.

La droite n'a pas, mis à part le domaine des relations internationales, de pensée politique, et, longtemps, elle n'en a pas eu besoin : la bourgeoisie n'était pas menacée et son idéologie s'engraissait, tranquille, à l'ombre d'un pouvoir que rien ne semblait devoir venir inquiéter, que la guerre froide confortait. Il y avait les bons et les méchants, les choses étaient simples. Puis naquit un certain malaise, accouché en grande partie par De Gaulle. Finie la tranquillité, les évidences, les valeurs vacillaient, les vérités d'hier devenaient relatives, et Sardou est la résultante de ce malaise-là. Aussi est-ce à la lumière de cette hypothèse que nous allons maintenant essayer d'analyser cet effet Sardou, cette trajectoire perturbée.

De Gaulle, il faut bien le dire, a rendu la vie dure à la droite française qui, pourtant, vota longtemps pour lui. Revenant au pouvoir en 1958 avec l'aide des partisans de l'Algérie française (le 7 juin 1958, il s'écrit à Mostaganem : “ *Vive l'Algérie française* ”), il conclut en mars 1962 les accords d'Evian avec le Gouvernement provisoire de la République algérienne : son premier ministre Michel Debré, qui en 1957 encore, dans son *Courrier de la colère*, présentait l'abandon de la souveraineté française en Algérie comme un acte illégitime, ne s'en est pas encore relevé. Non content de décoloniser, le général, fort de son pouvoir charismatique, opère un rapprochement avec l'Est, quitte l'OTAN, condamne dans son discours de Phnom Penh la guerre que mènent les Américains au Vietnam, condamne Israël en 1967, lors de la guerre des Six jours.. C'en est beaucoup ! En 1967, on verra le maître à penser de Sardou, Johnny Hallyday, manifester pour Israël, et l'événement n'est pas insignifiant. Car la bourgeoisie française perd peu à peu toutes ses bouées. Ajoutons aux innovations gaullistes la lente érosion de la morale traditionnelle, la crise du couple, de la religion, cette évolution tranquille mais inéluctable, et nous avons un portrait à peu près complet de ce défi adressé à plusieurs décades de certitudes.

Le mythe de la France rurale, centrée sur la famille, le clocher et le vignoble, est mort, définitivement. Crise des valeurs, crise des rapports sociaux : un certain mal de vivre, à droite, dû à l'absence de tout projet

¹ Adjectif qualifiant le mouvement de révolte antiparlementaire et réactionnaire lancé par Pierre Poujade en 1953

crédible et, en face, en filigrane peut-être, une façon de vivre, d'autres types de rapports. Notre chanson habite en France, comme on sait, et la France est prête à basculer...

C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre Sardou, car il représente simplement, en microcosme, le malaise d'une pensée confortée dans ses ornières par des années et des années de tranquillité et qui subitement voit ses bases s'écrouler. Ainsi *Si j'avais un frère, les Ricains, Monsieur le président de France* ne s'adressent pas à la gauche, aux militants des comités Vietnam, elles font un écho inquiet au discours de Phnom Penh et au rapprochement avec l'Est. Eh quoi ! Les Russes ne sont - ils plus les méchants ? Les Américains sont-ils devenus des diables ? Dans cet immense chambardement idéologique, la droite n'a aucun recours car c'est son gouvernement qui gère l'écroulement de son idéologie. Le modernisme est une chose, son acceptation populaire en est une autre. Et comme les arguments sont inopérants, on va se rabattre sur ce sentiment de frustration, cette frustration qui rend Michel Debré si malheureux. Dans le même temps apparaît une certaine marginalité, et Sardou chante *les Beatniks*. Un peu plus tard nos anciens esclaves coloniaux prétendent nous imposer leur loi et fixer le prix du pétrole : c'est *le Temps des colonies*. Les événements donnent, une fois n'est pas coutume, raison à Servan-Schreiber : le Concorde est un monumental fiasco, tandis qu'on désarme le paquebot France. Sardou chante le France. Faisait fi des espoirs que Pompidou avait donné aux capitalistes (nous voulons dire : aux partisans de la peine capitale), Giscard d'Estaing semble prendre quelques distances (électorales il est vrai) avec le couperet, et Sardou chante *Je suis pour*. Là est la clé du durcissement progressif de ses thèmes, dans cette rage impuissante, cette sensation de chanter dans le désert. Frustré lui-même, il va jouer sur la frustration de son public, d'où son comportement scénique tendant à l'exutoire. Pour cela on cherchera tous les filons, racisme, phallocratie, anti-intellectualisme, qui touchent beaucoup de gens, qu'ils votent à droite ou à gauche.

Le drame de Sardou est qu'exprimant le désarroi de la droite face à la crise des valeurs traditionnelles, il ne peut apporter aucune solution réelle. Isolé, dénué de point d'insertion politique, il demeure pantin inopérant. D'où sa hargne progressive, sa virulence. D'où, aussi, son mépris du public, de son public N'en étant pas à une contradiction près, il fait applaudir à des foules militaristes des thèmes antimilitaristes : *les Moutons, la Marche en avant, Nous n'aurons pas d'enfants*. Je suis seul, semble-t-il dire, je ne vous ressemble pas et *Je vous ai bien eu*, alors qu'il faut lire, en filigrane, " j'ai été eu " Sa constante idéologique ? Elle se résume à peu de chose : tout fout le camp. Tout fout le camp et rien ne vient en remplacement.

" *J'étais la France, qu'est-ce qu'il en reste ?*

Un corps mort pour des cormorans " (le France).

Pour ce passé qui vacille, et en même temps la vieille peur millénariste renaissant dans *W 454*, une de ses dernières chansons : la France a disparu, la terre s'est refroidie, nous vivons dans le pays F 48, sur la planète AG 1908, et quelques souvenirs fanés flottent encore,

" *C'était presque en 2000*

C'était l'année zéro " (W 454)

Voilà pourquoi Sardou chante si souvent en *je*, pourquoi il se rabat sur cette mythologie triviale du mec : parce qu'il se sent, profondément, seul. Cette mythologie du Français grand baiseur qu'il développe dans *J'habite en France* n'est pas nouvelle : déjà Maurice Chevalier en était le chantre Mais il ne se situait, lui, qu'au niveau du mythe agréable et que l'on aime à rappeler. Elle prend chez Sardou des allures de croisade, elle devient agressive, parce que le contexte idéologique a changé : l'idéologie petite-bourgeoise a pris lentement, de Chevalier à Sardou, des allures revendicatrices pour la simple raison qu'elle est maintenant menacée.

Ma poule ou *Prosper* sont les buttes témoins d'une époque où " le chéri de ces dames " n'avait pas à se poser de questions : tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes et ça sentait, d'ailleurs, si bon la France. Aussi, sous le canotier, le sourire de Menilmuche et la gentillesse de gavroche faisaient-ils bon ménage avec un sexisme de bon aloi. Plus de sourire ni de gentillesse chez Sardou, les temps sont difficiles .

Devenant chanteur populaire, puis chanteur de son public, Sardou s'est donc lentement trouvé confronté à l'inutilité de son combat : vous jouissez dans vos sièges, vous payez pour jouir en m'entendant gueuler, mais une fois sortis vous acceptez tout ce contre quoi je gueule. Acculé, inutile, il verse alors dans un comportement et dans des thèmes fascisants, mais ne peut espérer le fascisme que venant d'autres que de lui. En ce sens, s'il n'est pas le chanteur de Chirac (ne proclame-t-il pas, d'ailleurs, qu'il vote socialiste ?), peut-être chante-t-il deux pas devant lui, attendant que celui-ci le rattrape et lui fournisse la situation politique dans laquelle son discours deviendrait, enfin, opératoire....

*

* * *

Comment se voit-il dans la glace ? Peut-être trouverons-nous un embryon de réponse à cette question un peu superfétatoire dans la chanson qu'il a consacrée à Johnny Hallyday car, en parlant de ceux que l'on admire, on parle souvent de soi. Tout commence dans la paranoïa : tel le phénix (c'est d'ailleurs le sous-titre de la chanson) qui renaît de ses cendres. tu défies le sort car :

*“ Comme cet oiseau maudit,
Par ceux qui disparaissent
Ta tête est mise à prix,
Chaque année dans la presse ” (Hallyday).*

On croit rêver ! “ *Depuis le temps qu'on crie ta mort* ” proclame un autre vers, pauvre Johnny. poursuivi par la haine publique ! Mais, rassurons-nous, le phénix-Hallyday résiste à tous ces mauvais charmes :

*“ Et ta vie, et ton sort
Défient tous ceux qui crient ta mort ”*

Au passage, un quatrain un peu débile où l'on apprend que le phénix, pourtant oiseau unique de son espèce si l'on en croit la mythologie. était heureux en ménage :

*“ Comme cet oiseau perdu
Solitaire et sans âme
Tu n'aurais pas vécu
Sans l'amour de ta femme ”*

Pour finir sur deux vers répétés ad libitum et qui font la conclusion :

*“ A la vie, à la mort
Je te suivrais jusqu'à ma mort ”*

Le phénix, grâce à ses résurrections successives, vivait dit-on plusieurs siècles Sardou, donc rêve sa carrière comme celle du phénix. Mais qu'est-ce donc que cet oiseau-là ?

DEUXIÈME PARTIE

le cru

Nous avons fondé la seconde partie de cette étude sur la lecture de la presse, et constitué notre “ dossier ” Sardou à partir des extraits de journaux, quotidiens, magazines, livres aussi, s'égrenant sur huit ans, d'octobre 1970 à juillet 1977.

Le choix exclusif du matériau imprimé s'est imposé à nous par nécessité (certaines pièces essentielles du dossier sont des interviews et des articles parus dans des quotidiens) et par vertu. En l'occurrence, nous nous serions allègrement passés de cette vertu-là. Car, que n'aurions-nous pas donné pour pouvoir disposer des bandes décryptées des stations de radio, qui nous auraient permis d'évaluer la fréquence des passages des chansons de M Sardou, le choix de ses chansons, les commentaires des présentateurs, etc. Il est facile d'imaginer la richesse de la moisson, la gerbe d'informations que l'on pourrait ainsi lier, le dialogue à deux voix qui aurait pu s'établir entre matériaux sonores et écrits. Mais le temps n'est pas encore venu où les temples de l'audiovisuel ouvriront facilement leurs portes à ceux qu'ils perçoivent comme des iconoclastes.

Il nous reste donc à remiser nos rêves et à présenter ce montage d'articles de presse. Précisons d'entrée qu'il ne s'agit pas d'un travail prétendant à l'exhaustivité. Nous avons combiné lecture des articles de tonalité “ moyenne ” qui nous apparaissaient significatifs à un titre ou à un autre et exploitation plus systématique de certains journaux d'opinion. On notera donc, en fonction des rebondissements de l'actualité, des moments éloquentes alternant avec des plages de silence : ce sont les rythmes propres à la presse, qui ne connaît l'actualité que sous le couvert de l'événement, ou, plus exactement, qui ne reconnaît comme événement que ce qu'elle a promu à ce statut.

Ces événements sont de trois ordres : les apparitions du chanteur (rentrée à l'Olympia, accession d'une de ses chansons au hit-parade), les réactions du public (manifestations, lettres de lecteurs), les réactions du chanteur ou de son entourage (interviews, articles de promotion).

La particularité du phénomène Sardou est d'avoir, à un certain moment, élargi son champ jusqu'à faire apparaître des protagonistes nouveaux s'exprimant en collectifs : manifestants, organisations politiques. Cela tient au fait que le chanteur a été perçu comme transgressant quelque loi non écrite le muant en leader d'opinion, qu'en retour ses prises de positions ont été contestées d'autant plus violemment qu'elles étaient émises par un porte-parole qui ne se donnait pas pour tel, qui se retranchait derrière le droit de l'artiste à la libre expression, et, conséquemment, ce droit lui-même s'est trouvé placé au centre du débat.

Il est compréhensible que le problème ainsi soulevé fasse la matière essentielle de notre dossier, de même qu'il permet de rendre compte de la surreprésentation, en termes statistiques, des extraits d'organes de presse épousant les thèses des protagonistes, au détriment des journaux et de magazines à large diffusion, mais dont les articles ne faisaient que reprendre le discours dominant, amplement développé ailleurs. Nous avons aussi conscience d'avoir été victimes de quelques lacunes de notre documentation dont la plus significative est l'absence de la presse régionale. Nous espérons rectifier cette déviation “ parisianiste ” dans les éditions suivantes de cet ouvrage.

“ La marche en avant ”

Les débuts de Michel Sardou dans la chanson datent de 1966. Comme il l'affirme lui-même, ils furent loin d'être tonitruants. Néanmoins, dès cette première période qui durera jusqu'en 1969, année de la formation de l'équipe Jacques Revaux - Régis Talar - Michel Sardou, il réussit à retenir l'attention de certains programmeurs à la recherche de chansons qui fassent contrepoids au *protest song*, version américaine ou hexagonale. Très naturellement, on a pu entendre sur les ondes, en 1967, *les Ricains*, et moins fréquemment, *Si j'avais un frère*, sans que cela déclenche pour autant un courant pro-G.I. dans la chanson française. La voix anti-protestataire restait isolée. Il faudra attendre Mai 68 et le “ plus jamais ça ” de la France conservatrice, portée par le recul et la défaite - momentanée - du mouvement, pour donner l'occasion à une gloire oubliée des années cinquante, Philippe Clay, de se remettre à flot avec *Mes Universités*, une chanson de confection un peu laborieuse mais efficacement promue par les radios et la télévision.

Pendant, ce n'est pas en puisant dans cette veine que Sardou fera ses premiers pas dans sa “ marche en avant ” vers le succès. Dès 1970, l'année des *Bals populaires*, d'*Amérique, Amérique*, il accroche l'auditeur par des refrains taillés sur mesure, et le spectateur de l'Olympia, où il se produit en lever de rideau du show d'Enrico Macias (mars) puis en vedette américaine de celui de Jacques Martin (octobre), par son abattage.

Claude Sarraute, dans le Monde (14 octobre 1970) ne balance pas : “ *Pour Michel Sardou, pas de problème [...] L'étoffe, le punch, le registre, le coffre et le cœur, il avait tout ce qu'il faut pour cela [...] des airs qui accrochent, qui s'accrochent qui vous mettent des rossignols dans la tête et des fourmis dans les jambes. Tignasse sombre et regard assorti poings serrés hauts levés, doigts écartés en forme de V il livre le bon combat et les victoires qu'il entonne sont tout à notre gloire* ”

En somme, l'Olympia 70, c'est sa campagne d'Italie. Novembre 1971, où il se produit en vedette, sera son Austerlitz. Philippe Juillet, dans le Journal du Dimanche, exulte : “ *En ce méridional à la tête un peu rentrée dans les épaules, qui dit tout haut sur les Ricains ce que beaucoup pensent tout bas mais n'osent pas proclamer, qui affirme sans barguiner [sic] que les filles sont parfois “ casse-pieds ”, qui ressuscite les histoires de trouffions en se gaussant du sergent par trop efféminé, le public, le grand public et finalement le vrai public, se retrouve tout entier. Serpentina. Ballons. Applaudissements sans fin : Une autre... Une autre... Je vous le dis, c'est la fête, c'est la joie. On a chaud au cœur et les yeux brillent : la foule a trouvé, sous un nom d'amuseur qui ne trompe pas, tant il est vrai que le bon chien chasse de race, une nouvelle idole, une idole qui, à la différence de beaucoup d'autres, ne doit rien à l'importation ou aux modes mais tire son succès du cœur et des tripes de MM Dupont-Durand.* ”

Voilà, tout y est, tout est dit : la France des profondeurs, la “ vraie France ” a trouvé son héraut. Depuis le temps que le talent s'était irrémédiablement arrêté à gauche, “ on ” désespérait de trouver quelqu'un qui osât revêtir la défroque des valeurs bien de chez nous - misogynie, ordre moral, xénophobie à peine rentrée - et oh ! joie, qui s'affirme un défenseur de l'Alliance atlantique Ça y est, nous l'avons, notre p'tit gars tricolore bon teint. Certes, des chansons comme *J'habite en France* ou les *Bals populaires* ne “ relèvent pas d'une haute intellectualité ” (le Journal du dimanche), mais c'est bien le moment de faire le fine bouche, alors que nous sommes en train de gagner la bataille de France, d'arrêter, comme à la Marne, l'invasion étrangère. C'est en tout cas l'interprétation que retient l'anonyme chroniqueur d'un journal gratuit, distribué dans la région parisienne en 1973 : “ *Et soudain, dans ce milieu de la chanson [...] explose Michel Sardou, français de grand-père en petit-fils, d'origine toulonnaise et citoyen de Paris Et on s'aperçoit que la chanson française existe toujours en France et qu'elle n'en est pas pour autant démodée. Bien solide sur ses jambes, des yeux bien plantés dans les vôtres, un poil de grogne et un autre de sentimentalité en trop, un vrai gars de chez nous* ”.

Est-ce l'engouement qui porte une partie du public et les médias à l'unisson vers ce “ Français de grand-père en petit-fils ”, qui amène les chroniqueurs du Monde à retrouver le ton-maison, cet inimitable mélange de mesure dans le jugement et de hauteur de vue ? L'article de C. Sarraute saluant la première à l'Olympia en novembre 1971, est au bord de la réserve : “ *C'est vous, c'est moi, c'est lui, c'est M. Tout-le-monde tel que le définissent jour après jour, les sondages d'opinion. Il habite en France, et la France ça n'est pas si mal qu'on le croit. Il sait ce qu'il doit dire aux Ricains et ce qu'il faut dire de fadaïses pour séduire les filles et mourir de plaisir [...] A ce titre, le succès de Michel Sardou relève moins de la critique que de l'étude sociologique. [Son rôle est celui d'un] révélateur, loin de sentiments simples et puissants dont surgit, en noir et blanc, la photo-robot du Français moyen* ”.

C. Fléouter, qui a succédé à C. Sarraute à la chronique des “ variétés ”, pousse l'analyse un peu plus avant : “ *Solidement rattaché à une tradition française de la chanson populaire, il a cependant une inspiration originale, et ses chansons [...] savent raconter une histoire qui est un peu celle des gens ordinaires installés* ”.

dans la vie ou qui s'y installent, qui ont leur singularité, leur complexité, une richesse aussi, mais dont les élans restent inachevés ” (janvier 1975).

En résumé, on peut affirmer que, jusqu'en 1976, il n'y a pas, ou presque pas, de voix discordantes dans ce concert où chacun, dans la presse, joue sa partie “ Chanteur français ”, “ punch ” “ simplicité ”, “ succès ”, sont les mots clés autour desquels s'ordonne le discours, reléguant à l'arrière-plan les quelques soupçons critiques apparaissant çà et là. La seule variable est constituée par l'ampleur croissante de l'audience du chanteur. Il semble acquis que Sardou est une grande vedette qui ne doit son succès qu'à son talent et à celui de ses collaborateurs, à la communauté d'inspiration et d'aspirations qu'il a su établir avec un vaste public. En dehors de cela, il ne saurait y avoir qu'aigrieries de chanteurs ratés et d'intellectuels en chaise - longue. Où alors, une critique de parti-pris sinon de mauvaise foi, en un mot, une critique politique.

C'est de ce genre que relèveront, aux yeux des laudateurs de Sardou et de tous les affidés du show-biz, les jugements portés par deux ouvrages parus dans cette période. Il est d'ailleurs significatif que la critique ait dû se réfugier dans le livre *Cent ans de chanson française* (Seuil, 1972), qui lui consacre dix lignes situe la signification idéologique de Sardou : “ *Il hésite entre une inspiration personnelle et originale [Nous n'aurons pas d'enfants] et la course au hit-parade [Et mourir de plaisir]. Les deux ne paraissent pas compatibles. Il choisira d'être le chantre de la Majorité silencieuse et, avec J'habite en France, les Ricains, Monsieur le Président de France, il lance de francs succès réconfortants pour le bourgeois à cheveux et idées courtes* ” Rétrospectivement, il sera permis à deux des auteurs de ce livre de trouver cette analyse un tantinet sommaire (Précisons que ce jugement est libre de toute publicité éditoriale...)

Serge Dillaz, dans *la Chanson française de contestation* (Seghers, 1973), voit dans Sardou “ l'interprète de la non contestation ” et, à l'instar de Philippe Clay, un chanteur éminemment politique, engagé, bien qu'il représentât une exception en une période où la tendance est au désarroi. “ *De vingt ans son [le] cadet [de P Clay], Michel Sardou a lui aussi découvert les vertus de la France éternelle et il ne se prive pas de le chanter dans J'habite en France où sous une aimable réfutation de la vision nationale idyllique héritée de la Belle Epoque, il considère en fin de compte que beaucoup mieux qu'on dit, la France est un pays où y' a quand même pas cinquante millions d'abrutis* ”.

Michel Sardou, une exception ? L'on pourrait tout autant mettre l'accent sur l'ampleur exceptionnelle de son succès, et l'on sait qu'une exception de cette nature est tout autre chose qu'un phénomène marginal.

“ L'affaire ”

Sardou monte en ligne

Numéro un des ventes en France, accumulant les disques d'or, qu'est-ce qui pourrait désormais interrompre la triomphale marche vers le succès de notre chanteur, en passe, à trente ans, de rejoindre dans la carrière ses grands aînés, Aznavour, Bécaud, ou son copain Halliday ?

Apparemment rien, si ce n'est lui-même. Et, de fait, les éléments qui déclencheront, fin 1976, la tempête, ont été amassés par Sardou et son équipe, comme à dessein. Il s'agit, par ordre d'entrée en scène, de la chanson *Le France*, du lancement du mensuel MS de l'affaire du *Temps des colonies* et enfin, de *Je suis pour*.

Le France, c'est, à première vue, un beau coup, une réussite sur toute la ligne. En exploitant la mise au rebut de ce géant des mers, qui, tel l'albatros, est trop grand dans un monde devenu trop petit, et en jouant sur la double acception du mot France, il touche la fibre vieille-gaullienne de la grandeur nationale, s'inscrit dans la campagne nationaliste alliée à celle de la défense de l'emploi menée par le PC, et chatouille agréablement le contribuable effaré par les sommes investies en vain dans le navire. Le seul à faire les frais, - mais en tremble-t-il ? - est le pouvoir actuel implicitement accusé de brader les acquis gaulliens.

Lucien Nicolas note dans le *Journal de l'année* (Larousse, 1976) : “ *M. Sardou a [...] tenté de remettre le France à flots. Ça lui a réussi. Il en a vendu plus de 500 000 exemplaires en quinze jours. Le titre est encore aujourd'hui assez régulièrement programmé par les radios. Il a, d'ailleurs, franchi la Manche et est devenu, à l'intention des Anglais, the Queen Mary* ”.

Frank Lipsik, dans son *Dictionnaire des variétés* paru en 1977 (Mengès), confirme: “ *Cette chanson devient très vite un phénomène dépassant le cadre du show-business pour devenir un événement de la vie des Français. En trois semaines, Michel Sardou obtient deux disques d'or, est numéro 1 absolu à tous les hit-parades, vend plus de 2 000 000 de disques. Tous les records sont battus. Son passage au gala au Havre déchaîne une petite émeute.* ”.

“ *Ce regain de popularité, assure le Journal du Dimanche (1er février 1976), impressionne aujourd'hui jusqu'aux cercles les plus élevés d'un monde politique toujours attentif lorsque la vox populi se fait entendre avec une telle clarté* ”.

La leçon que tire Sardou de ce succès, c'est qu'il est possible, mieux, qu'il est rentable d'exploiter les thèmes d'actualités, y compris dans leurs implications immédiatement politiques. Depuis la prise en main de sa carrière artistique par J. Revaux et R. Talar, il avait mis un bémol à sa propension à prendre parti, en première ligne, dans un débat politique. De 1969 à 1975, il n'y a guère que *Monsieur le Président de France* que l'on peut cataloguer comme œuvre prosélyte, relevant de la même veine pro-US que *Si j'avais un frère* et *les Ricains*. *Les Ricains*, qu'il continue à chanter à tous ses galas, signifiant ainsi que le succès et sa stature nouvelle de locomotive du show-bizz n'ont pas eu raison de son ardeur militante.

C'est le moment qu'il choisit pour lancer un mensuel, modestement appelé MS. L'idée d'élargir l'impact et de rentabiliser l'image de marque du produit Sardou par un support de presse essentiellement consacré à valoriser ses idées, faits et gestes n'est pas venue toute seule à son *brain-trust*. Celui-ci avait été devancé dans cette voie par cet autre remarquable businessman qu'est Claude François, qui, avec *Podium* a brillamment réussi son opération.

Si le destin de MS fut moins glorieux, et surtout plus bref que celui de son confrère de la presse pour teenagers, il permit de vérifier la réalité de certaines sympathies : l'engagement de plusieurs journalistes de l'hebdomadaire *Minute* dans l'équipe rédactionnelle de MS n'est pas passé inaperçu.

Valse-hésitation sur un rythme tropical

Début mars 1976, les programmeurs radios reçoivent le disque “ souple ” du prochain Sardou intitulé : *Le temps des colonies*.

Le disque lui-même était pressé, prêt à être mis en vente à 400 000 exemplaires. Dans les stations de radio, un certain nombre de gens qui ne portaient pas spécialement l'auteur des *Ricains* dans leur cœur, mais qui, devant le numéro 1 des ventes françaises, devaient ravalier leurs sentiments en attendant des temps meilleurs, affûtaient leurs armes. Même ceux qui avaient une bonne fois pour toutes assis leur “ réputation ” et assuré leur place sur la glorification du show-business se préparent à devoir émettre quelques réserves sur cette chanson, anticolonialisme oblige. L'inquiétude s'empare alors de la maison de disques, se communique au *brain-trust* du chanteur. Celui-ci se voit contraint de faire marche arrière et d'annuler au dernier moment la sortie du disque.

Le 10 mars, dans son émission *Pas de panique* à France-Inter, Claude Villers vend la mèche, et passe la chanson. Le quotidien *Libération* ironise : “ *Faut bien vivre, s'est dit Sardou, au volant de sa Rolls, faut pas que j'exagère quand même. Et il a perdu cent briques, il peut se le permettre, remarquez* ”. Et *Libération* de conclure : “ *Le fascisme n'est donc pas passé et Sardou va pouvoir continuer à sortir ses sinistres merdes sur les antennes C'est ça, le libéralisme !* ” (12 mars 1976).

L'alerte a été chaude ! Sera-t-elle l'occasion d'une retraite du chanteur, délaissant pour un temps la zone par trop exposée du politique et de l'actualité ? Le dernier épisode, à savoir l'exploitation à chaud du meurtre du petit Philippe Bertrand montre qu'il n'en est rien.

Dans la zone des tempêtes

L'affaire n'était pas a priori mal engagée, si l'on se remémore le climat de quasi-pogrom qu'étaient arrivées à instaurer la radio, la télé et la presse, climat dont rend compte l'attitude de la foule à l'arrivée de Patrick Henry, le meurtrier présumé, au palais de justice de Troyes.

On ne donnera ici qu'un extrait de presse, choisi parmi cent, et que l'on peut qualifier de mesuré, comparé à la moyenne de l'opinion, chauffée à blanc. Il s'agit de l'article - édito paru dans le *Journal du Dimanche* du 22 février 1976, intitulé “ *Assez de pitié pour les monstres !* ” : “ *Ne sommes-nous pas tous coupables de n'avoir pas su défendre cet enfant notre enfant ? [...] Avons-nous fait ce qu'il fallait ? Notre humanisation de la justice, notre grand souci de comprendre les criminels, notre désir de pardonner et de redresser ont-ils donné le résultat que nous recherchions, où le résultat contraire ? Ont-ils fait diminuer la criminalité ou l'ont-ils encouragée ?* ”

“ *La Société ! Combien de fois n'avons - nous pas lu et entendu ce mot depuis quelques jours, dans des phrases qui l'accusaient ? Eh bien, ami la société est coupable ; elle est coupable de pitié ! (en gras). Sa pitié envers les monstres et les brutes, tue les enfants et les vieux sans défense, et viole chaque année mille filles épouvantées* ”.

C'est signé René Barjavel, romancier, écrivain de science-fiction best-seller du livre de poche...

Je suis pour sort en octobre 1976, et, régulièrement programmée sur les ondes, fait partie du tour de chant de Sardou à l'Olympia, où celui-ci se produit durant quatre semaines, en octobre et novembre, faisant salle comble tous les soirs. A partir de là, il nous faut distinguer, dans les réactions de la presse, trois attitudes, assez nettement tranchées : les inconditionnels, “ pour ” et “ contre ”, et les dubitatifs, retissants ou compatissants. Opérons un premier inventaire (partiel) pour balayer le champ idéologique. Parmi les “ pour ”, sans surprise, on trouve *le Parisien libéré*, *l'Aurore* (“ *une chanson virile* ”), *Minute*. Les “ contre ” : *Libération*, *Rouge*, *le Quotidien du peuple*, etc.

Architecture et motifs décoratifs structurant et ornant le discours des tenants de Sardou nous sont connus. C'est tout naturellement qu'ils intègrent *Je suis pour* et son appel au lynche ; compte - tenu de leur position sur la peine de mort, de leur campagne pour l'accroissement de l'arsenal répressif, ils n'y distinguent aucun écart par rapport à la norme, à leur norme. D'où leur - relative - sincérité lorsque la campagne anti-Sardou prendra une dimension nouvelle.

Chez les opposants déclarés, ce nouveau coup d'éclat est reçu comme une provocation délibérée, la goutte d'eau qui fait déborder le vase. C'en est trop. *Rouge* et *Libération* publient intégralement les paroles de la chanson. Le chapeau de *Libération* donne le ton : “ *Une chanson pour la peine de mort : Je suis pour à la manière dont Delon, interviewé sur les ondes sur la condamnation à mort d'un jeune à Beauvais, faisait l'éloge de la peine de mort [...] Sardou est déjà depuis deux ans le chanteur officiel du régime. Il le prouve à nouveau. Le 14 juillet, il chantait la Marseillaise, aujourd'hui la peine de mort, avec un air qui va occuper nos têtes de manière lancinante La peine de mort se porte bien* ”, 27 octobre 1976. (Sardou avait chanté la Marseillaise à Strasbourg, place de la République, lors d'un spectacle patronné par *Europe N° 1*, et retransmis en direct sur les ondes).

Ces réactions étaient, pour l'essentiel, prévisibles. Plus intéressantes, du point de vue de l'étude des réactions de secteurs de l'opinion plus vastes, plus différenciés, sont les jugements portés par des journaux tels que *le Figaro*, *le Monde*, *l'Humanité*.

Le Figaro, bien que “ hersantisé ”, maintient encore une certaine réserve envers les manifestations plébéiennes à la Sardou (la démission d'Ormesson-Aron n'interviendra que neuf mois plus tard) ; les variétés y sont couvertes par Paul Carrière, amoureux sincère de la chanson, et le journal publie un article discrètement critique. *Je suis pour* est jugée “ d'un goût douteux ”. C. Fléouter, dans *le Monde*, quoi qu'il en dise (nous reviendrons plus loin sur l'analyse et l'appréciation laudative qu'il porte sur Sardou), est obligé de marquer des distances : “ *Même si elle reflète assez précisément les sentiments exacerbés d'une fraction importante des Français, elle déborde un peu trop un certain jeu. Comment admettre aujourd'hui un esprit et des mots qui font appel à la vengeance immédiate et sans procès, même dans le cas d'assassinat d'enfant, et qui excitent les passions !* ”

Enfin dans *l'Humanité*, c'est la publication du placard publicitaire d'une page annonçant le passage à l'Olympia, qui déclenche un (mini) débat public sur Sardou et l'usage de la publicité capitaliste par la presse "démocratique et ouvrière".

Rouge avait marqué le coup en consacrant une page à une caricature de Sardou, les verres des lunettes ornés l'un d'une croix celtique et l'autre d'un couperet de guillotine, le tout titré " *Rouge* vous offre une page de publicité " (28 octobre 1976). Sans doute la chose n'allait pas de soi à l'intérieur du PC, puisque Laurent Salini se voyait contraint de justifier les faits dans un long article annoncé à la une : " *Tout en combattant le système capitaliste, c'est un devoir que d'utiliser les quelques moyens qu'il offre pour défendre les intérêts des travailleurs* " (29 octobre 1976).

Politique-Hebdo en profite pour relever l'argumentation de L. Salini : " *Mais alors pourquoi toute la presse communiste, dont l'Humanité, a-t-elle refusé de vendre un espace publicitaire à P. H. pour le lancement de la nouvelle formule ? Serait - ce parce que nous ne sommes pas du système en question ?* "

Mieux, et, à notre connaissance, pour la première fois s'agissant d'un chanteur, une tribune opposant deux points de vue, pour et contre Sardou, paraît dans *l'Humanité* - Dimanche. La détractrice de Sardou, après avoir fait valoir le caractère réactionnaire de ses chansons et cité quelques unes de ses déclarations sur Hitler et les bienfaits de la violence, conclut ainsi : " *Oui on a le droit d'être engagé à droite, et au nom de cet engagement, encourager les idées qui font piétiner les individus, les enfoncent dans l'agressivité facile, la hargne, le sectarisme, l'intolérance, la bêtise. Sardou " facho " ? Ce ne sont pas les journalistes qui l'ont inventé, mais quelques milliers d'hommes de leur temps qui savent qu'un Sardou n'a jamais fait avancer les idées, et détestent ce qu'il fait en connaissance de cause. Contre Sardou ? Surtout contre ce qu'il représente.* "

Le défenseur, malgré qu'il en ait contre l'auteur des Ricains et des Villes de solitude, n'arrive pas à le détester : " *J'ai, écrit-il, le souvenir d'une époque, pas éloignée, où mes amis de la chanson déploraient la platitude, les bêlements, l'inconsistance de ce qu'ils appelaient le yé-yé. Mais se proclamer pour la chanson engagée implique que l'on reconnaisse à chacun le droit de s'engager dans le sens qui lui convient. Je suis pour Sardou parce qu'il est à sa manière, un témoin de son temps.* "

Le recours par *L'Humanité* - Dimanche au procédé de la tribune de discussion illustre en lui-même l'importance que prend le fait d'engager ou de ne pas engager une campagne idéologique contre Sardou : heurter de front une partie des lecteurs de *l'Huma*, et peut-être même des militants du parti, c'est-à-dire porter le fer sur le front idéologique quoiqu'il en coûte électoralement parlant, est un choix que le PC repoussera résolument. Dans ce sens, la confrontation de deux points de vue, présentés comme deux opinions parmi d'autres, a priori aussi estimables l'une que l'autre permet, d'éviter toute prise de position de l'organe du parti. L'on nous autorisera à penser qu'une telle attitude, qui ne se démentira pas tout au long de l'affaire Sardou, est conforme à la ligne de conduite et à la stratégie " d'Union du peuple de France " qui est officiellement celle du PC depuis son XXIIe congrès...

Au vu de ce rapide sondage, il apparaît que le retour de Michel Sardou sur la scène de l'actualité est réussi. " *Rien de tel pour vendre des disques que de soulever des passions vengeresses* ", estime, gracieux, *le Hérisson* (25 novembre 1976). Est-ce pour parachever le triomphe que notre chanteur, emporté par la raison, décida alors de sortir *le Temps des colonies* ? *Le Dictionnaire des variétés* date de ce moment ce qu'il appelle " *la période des troubles et des manifestations* ". Il s'agit là d'une erreur factuelle, ou d'une mauvaise compréhension de ce qui va motiver les manifestants anti-Sardou : c'est bien *Je suis pour* qui a servi de détonateur, *le Temps des colonies* ne venant là que pour faire bonne mesure.

Le temps des troubles : c'est assurément la première conséquence du nouveau tournant pris par Sardou. Ce n'est pas la seule. La polémique sur la peine de mort est pour un temps, relancée. Plusieurs organes de presse consacrent à M.S des études plus ou moins approfondies, comparables en volume à celles qui avaient été consacrées en son temps au phénomène Hallyday. Enfin, s'esquisse le débat sur la liberté d'expression. Nous laisserons de côté la discussion concernant la peine de mort. Signalons néanmoins l'astucieuse, trop astucieuse tentative d'un chanteur qui connut vers 1965 son heure de gloire et qui, retombé dans la grisaille de l'oubli, vit là l'occasion de faire son *come-back*. " *Ne polémiquez qu'avec des gens plus connus que vous* ", conseillait déjà Henri Jeanson. Mais Jean-Claude Annoux est resté trop " jeune loup ", et un auteur à l'inspiration un peu trop courte pour que son *Je suis contre* fasse le poids :

*" J'aimais quand tu chantais
Le sergent et son rire
Je saluais ton courage
Pour défendre les Ricains
Mais cette fois Sardou
Je ne comprends pas bien
Ou alors beaucoup trop*

*Ce que tu veux nous dire !
Je suis contre
En chantant Je suis pour
Tu as changé de temps
Ta chanson est sinistre
Elle n'est même pas dure
C'est quand on veut viser
Plus bas que la ceinture
Que l'on arrive à commettre
Un beau crime en chanson
Je suis contre ! (ter) ”*

A tout prendre, nous croyons davantage à “ l'efficacité ” (dérisoire ?) de la dérision, maniée par un Guy Bedos ou un Patrick Font.

La presse s'interroge

Qu'est-ce qui fait courir Michel Sardou ? Succès et scandale produisent à un certain niveau un effet cumulatif, polarisent l'attention des mass-media et cristallisent autour de celui qui en est l'objet un faisceau de signes destiné à capter l'attention de l'observateur, homme politique, sociologue, sémiologue. Le journaliste, s'il vise à remplir ces diverses fonctions, doit d'abord inscrire son action dans l'immédiat et servir ou, tout au moins, ne pas aller à l'encontre de la stratégie globale de l'organe qui utilise ses compétences.

En gardant à l'esprit ces limitations de l'exercice journalistique, nous questionnerons six articles parus dans cette période, représentatifs des trois manières d'appréhender le phénomène Sardou que nous avons rencontré depuis que ce dernier s'est imposé en tête du hit-parade. Il s'agit des articles publiés par *le Monde*, *Politique-Hebdo*, *Rouge*, *la Jeune garde* et, enfin de la “ lettre ” au chanteur publiée dans *Paris-Match*.

En dessinant une ligne allant du moins favorable au plus favorable, nous trouvons d'abord *la Jeune garde*, puis *P. H.* et *Rouge*, *le Monde* et enfin, *Paris-Match*. *La Jeune Garde* est 1^{er} “ Organe central de la Jeunesse communiste marxiste-léniniste de France ” (il s'agit d'une petite organisation maï ste liée au groupe qui publie le quotidien *l'Humanité-Rouge*). L'article qu'il consacre à Sardou, titré “ Sardou et ses copains ” (avril 1 977), ne s'embarrasse pas de fioritures : “ *Sardou qui c'est ? De plus en plus nombreux sont ceux qui répondent : un fasciste. Oui un fasciste, qui à coups de millions, avec l'appui des mass-medias, essaie de répandre son venin [...] D'un côté, il exalte le mépris de la femme et le crime [...] et de l'autre, il appelle au lynchage dans Je suis pour. Le tout enrobé dans un nationalisme du plus pur style fasciste[...] Et tout cela est déversé à grands flots sur les ondes, à grands coups de publicité dans la rue, dans le métro et sur des pages entières de journaux dont l'Humanité ”*

Une argumentation qui tient en deux propositions : 1. Sardou est fasciste; 2. est imposé aux Français à coups de millions. Argumentation qui a l'avantage de la clarté, de la simplicité, et qui a pour elle d'éviter toute interrogation concernant l'éventuel répondant du public au “ matraquage ” dont il est la victime (La conclusion de *la Jeune Garde* donne à l'affaire Sardou sa vraie dimension, qui est planétaire : “ *Pour les dirigeants du P.C.F., la liberté d'expression, c'est le droit de répandre le venin derrière lequel il y a des crimes et du sang, d'intoxiquer la jeunesse à coups de centaine de millions [...] A Moscou, on est bien d'accord avec ça, puisqu'il y a quelques temps, Sardou y était invité pour y donner un récital. Comme quoi entre fascistes et sociaux-fascistes, il y a plus d'un atome crochu ”*

Sous une forme moins abrupte, plus étayée, ce genre d'argumentation se retrouve dans d'autres organes d'extrême-gauche, tels le *Quotidien du peuple*, maï ste, ou l'hebdomadaire de l'Organisation communiste des travailleurs, *l'Étincelle*. Certains articles de *Libération* relèvent également d'une vision de ce type (voir notamment ceux cités plus haut). Celle-ci fournira la trame de plusieurs tracts publiés par des comités anti-Sardou ou s'associant à leur campagne.

A cette réduction extrême s'opposent, et dans la méthode d'approche, et dans la conclusion qui en est tirée, les articles de *Rouge* et de *Politique-Hebdo*.

“ *La question que l'on doit se poser à propos de Michel Sardou ne porte pas tant sur le contenu explicite des paroles de ses chansons ou sur ses idées que sur le succès remporté par le chanteur ”* (Félix Kilstett, *Rouge* du 8 octobre 1976). Et, comme en écho, en exergue de l'étude de *P.H.*, (même date) : “ *Sardou fasciste ? Peut-être. Mais rien ne sert d'insulter. Il vaut mieux tenter de comprendre les raisons de son succès...* ”

La première partie de cet ouvrage développe amplement l'analyse esquissée dans *P.H.* Nous y renvoyons le lecteur, et limiterons l'exercice de l'auto-citation (L.-J. C.) à la conclusion.

“ *S'il marche si fort c'est qu'avec un grand talent et un grand métier il exprime ce que pense, hélas, la grande majorité de la France. Ni provocation, ni bravade, mais reflet, et c'est cela qui fait peur à la critique et la rend si anodine, si prudente* ” (P.H.). Pour Rouge, “ *Comme il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas de succès durable sans que celui-ci ait ses racines Le propre d'un chanteur comme M. S. est d'être parvenu à donner forme à une chanson réactionnaire, au sens fort du mot. Il exprime les effets de la crise des valeurs et de l'idéologie traditionnelle sur ceux qui ne sont prêts à remettre présentement celles-ci en cause* ”.

S'il convient donc de marquer ce qui sépare ces deux approches de celle de *la Jeune Garde*, il faut aussi relever leur fond commun, qui est de porter un jugement politique sur Sardou, appelant implicitement une action de nature idéologique (P.H., Rouge) ou “ militaire ” (*la Jeune Garde*) contre ce qu'il représente.

Tout autre est l'état d'esprit de Claude Fléouter (*le Monde* du 29 octobre 1976 et du 8 mars 1977). Ce qui semble primer à ses yeux “ *c'est le tempérament, la nature, le battant. Ni truqueur, nu tricheur, [MS] se jette dans des chansons fortes, directes, dans des chansons coups -de- poing ou tendres, avec un sens remarquable de la dramatisation, avec un solide punch, la voix pleine, nette, qui claque. Sur scène, Michel Sardou fait du beau travail soutenu par des arrangements où les cuivres ont une grande place, où l'on met, comme on dit, le paquet*”.

La thématique du chanteur le séduit tout autant : “ *Il y a chez Sardou une inspiration personnelle qui utilise constamment le “ je ” et qui épouse le “ feeling ” du vaste public sur des thèmes du quotidien [...] sur des personnages [...], sur des sentiments comme l'amour [...] Incontestablement dans la violence et la tendresse, Michel Sardou est un chanteur authentiquement populaire et moderne qui l'air de rien, apporte avec lui une bouffée de chaleur, un univers où se confondent les déchirures et les espoirs, l'émotion et une certaine ironie* ”.

Les réactions qu'il provoque dans une partie du public ? C Fléouter les attribue à des “ bien-pensants ” mus par “ une véritable haine ”. Il retrouve pour l'occasion le procédé, disqualifiant à ses yeux, de l'opposition des deux extrêmes, en évoquant le sentiment que provoque Maxime Le Forestier chez d'autres “ bien-pensants ”, de bord opposé (Allusion, notamment, au commando emmené par l'ex-sergent Dupuy de Méry, animateur du Comité de soutien à l'armée, qui perturba une émission de radio où se produisait l'auteur de *Parachutiste*). Ce rapprochement avec les sectateurs d'extrême-droite de Le Forestier, qui sont aussi les plus fervents soutiens (jusqu'à une certaine interview donnée au *Matin de Paris*) de Sardou tendrait plutôt à apporter de l'eau au moulin de ceux que vise le journaliste du *Monde*. Mais pour celui-ci, la provocation, chez Sardou, “ *vaguement anarchiste, profondément individualiste* ”, est signe d'une “ *énorme vitalité, d'un goût prononcé pour la bravade* ”, qui parfois, lui fait faire des écarts, comme *Je suis pour*, mais qui est, en tout cas, dénuée de toute intention politique.

L'argumentation du *Monde* repose sur une notion un peu floue, celle de “ chanteur populaire ”. Elle suppose la conjonction de trois éléments : un profil (thèmes, personnage) permettant l'identification grand public - chanteur, tout en sauvegardant l'identité propre de l'artiste (le distinguant de la production de série), la reconnaissance par le public, sanctionnée par le succès, enfin la capacité à réitérer cette performance, c'est-à-dire à durer.

Cette appréhension sociologisante, exclusive de tout regard politique, risque d'installer la chanson dans un conformisme profond (dont le pendant est d'isoler ceux qui se situent hors - la- norme, quitte à les magnifier, comme Catherine Ribeiro, proclamée plus grande chanteuse française par le même Fléouter), d'évacuer l'interaction entre le travail du créateur et la sensibilité sinon les idées de son public, et donc la responsabilité propre de l'artiste. D'autre part, en regrettant que Sardou ait “ *reflété trop bien les sentiments exacerbés d'un certain nombre de gens à l'égard de la peine de mort* ”, dans *Je suis pour*, C. Fléouter fait montre d'une conception quelque peu moralisante de l'action du chanteur : en fonction de son impact, il y aurait des choses que celui-ci n'aurait pas le “ droit ” de faire. Sa faute est morale, où, si l'on préfère, déontologique. Mais pas politique.

Avec Jean Cau, nous changeons de registre. Bien que sympathisant avec le personnage et admirant l'interprète, *le Monde* maintient un regard critique, même si, comme nous l'avons vu, ses articles sont pour l'essentiel des plaidoyers en faveur de Sardou. Fléouter argumente, Jean Cau pourfend. La cause de Sardou est la sienne, inconditionnellement. Laissons-lui la parole (*Paris-Match*, 11 mars 1977).

“ *Cher Michel Sardou, autant vous l'avouer tout de suite, le vous avais à l'œil. Déjà votre nom m'était suspect et votre refus de prendre un pseudonyme anglo-saxon [...] ne laissait pas de m'inquiéter et de m'apparaître comme une grave manifestation de chauvinisme* ”.

L'arme absolue de Jean Cau, on l'aura compris, c'est l'humour. Poursuivons.

“ *Je voudrais vous prévenir que je ne suis pas du tout contre la chanson “ engagée ”, à condition qu'elle le soit évidemment à “ gauche ”, et dénonce toutes les contraintes qui nous corsètent et toutes les oppressions qui nous étouffent dans cet Occident capitaliste et donc automatiquement fasciste dans lequel nous avons le malheur de vivre.* ”

Puis, après avoir stigmatisé le “ deux poids, deux mesures ” que pratiquent les chanteurs de gauche, selon qu'il s'agit de dénoncer les crimes de Pinochet ou ceux de Brejnev (rapprochement hardi, concernant Sardou qui, à notre connaissance, a bien évoqué le sort des G.I. au Vietnam, mais est resté, disons discret sur celui des victimes de la D.I.N.A. chilienne), il retrouve toute sa légèreté de plume pour aborder le fond du problème.

“ En un mot comme en cent, vous avez été dénoncé comme un nazi. Il faut dire qu'il y a de quoi et que je ne peux pas ne pas approuver vos procureurs lorsque je lis l'acte d'accusation ou plutôt lorsque j'écoute, sur mon tourne-disque, le texte répugnant de vos provocations. Donc, vous osez chanter que vous seriez pour la peine capitale infligée à l'assassin qui aurait tué votre enfant. Verdict : vous êtes un coupeur de têtes et que votre opinion soit partagée par 75 pour cent de Français aggrave votre cas, puisque toute majorité silencieuse est, par voie de conséquence, imbécile. Nous sommes en démocratie, mais, comme celle-ci n'est pas populaire, les citoyens qui la composent sont des abrutis volontiers sanguinaires. J'ai dit [...]

En vérité, Michel Sardou, il y a une chose capitale, simple, que vous n'avez pas comprise. C'est qu'il y a une contestation à la mode et une autre qui ne l'est pas. Tenez, si vous chantiez par exemple [...] “ J'ai fumé un joint/ Un jour de juin ” ou “ *Je suis le condamné à mort/La société a toujours tort* ” [...] *eh bien, je puis vous assurer que nul de vos ennemis n'aurait songé à vous traiter d'apologiste de la drogue, d'assassin vantard ou de masochiste un peu pédé sur les bords. C'est comme ça, mon ami. Tout à fait en accord avec mes copains gauchistes et belges, je ne vois pas pourquoi je vous autoriserais à donner votre avis sur la peine de mort alors que j'approuve tous couplets célébrant la marijuana, la défonce, la moto et autres manières d'exprimer les merveilleuses passions de la jeunesse* ” (Cet article a été écrit au lendemain de la manifestation de Bruxelles).

Intellectuels en chaise - longue, chanteurs à la solde de Moscou ou de Tirana et autres Belges se relèveront-ils de cette exécution en règle ? Sans doute, le calibre utilisé était - il un peu gros, et mal ajusté, puisqu'il n'a pas suffi à faire écran face aux hordes gauchistes, ces merveilleux camés - motards et adeptes de la défonce à tout crin. C'est pourquoi il nous faut saluer ici Jean Cau, homme de mérite s'il en est, qui n'hésite jamais à mettre sa plume au service des grandes causes délaissées par la mode, même lorsqu'elles sont assurées de l'appui de la majorité de l'opinion et des mass-media.

Sur le fond, son argumentation est sans surprise. L'invariant du discours de droite sur Sardou, “ le p'tit gars bien de chez nous, devenu grande vedette, injustement attaqué par les nihilistes et communistes de tous bords ” est reproduit pour la n-ième fois. Dans sa candeur, ce discours révèle ouvertement la charge politique que la droite (et l'extrême-droite) investi dans le personnage et les chansons de Sardou. Il aura pour premier effet de conforter les opposants dans leur résolution.

Autre exemple, l'article “ Sardou ”, dans le numéro du *Crapouillot* consacré au show-business (printemps 1977) : “ [...] *s'est imposé[...] à la grande fureur de ceux dont la glotte porte à gauche et qui ne lui pardonnent ni les Ricains, ni J'habite en France, ni sa manie de réussir les tubes (le France) et d'emplir les salles où il se produit. Devenu tête de liste du show-business il doit désormais, malgré les crocs-en-jambe, éviter les faux pas* ” C'était écrit avant *Je suis pour*.

Bruxelles, Toulouse, Besançon, Reims...

Le tour de chant à l'Olympia. commencé le 28 octobre, s'achève le 26 novembre 1976. La première manifestation rapportée par les media se situe le 18 février 1977 à Bruxelles. Entre ces deux dates, les réactions de la grande presse. D'abord vives, bien que largement en faveur du chanteur, se sont progressivement raréfiées. Alors que l'on ne signale quasi pas de manifestations hostiles à l'Olympia, c'est lors de ses prestations en province qu'apparaissent les premières réactions, d'abord isolées, puis de plus en plus concertées.

C'est de cette période que l'on peut dater le tract dont nous reproduisons ici le recto. Non signé, il s'achève au verso sur un appel en faveur de deux militants anarchistes irlandais, Mary et Noël Murray, condamnés à mort par l'Etat irlandais.

“ De Pétain à Sardou, toujours le même refrain

“ Appel au meurtre

La France est un des derniers pays barbares d'Europe avec l'Espagne, le Portugal et l'Irlande, à appliquer la peine de mort. Michel Sardou s'appuie sur la sensibilité, pour glorifier cette “ justice ” héritée de l'État féodal. Or, il est prouvé par les faits et par l'Histoire que l'exemplarité de la peine de mort n'a jamais dissuadé ni supprimé les assassinats ! Pour la “ Justice ”, il y a crime et crime ; ne sont pas considérés comme tels les “ accidents ” du travail, les “ accidents ” de manœuvres militaires, les guerres,...

Appel au viol

“ J'ai envie de violer les femmes,

“ De les forcer à m'admirer

“ Envie de boire toutes leurs larmes

“ Et de disparaître en fumée. ”

Paroles d'une chanson de Sardou.

Sardou est un maniaque sexuel. Les femmes ne sont que les instruments de son plaisir, de sa violence, de son mépris. " Les aimer, c'est avoir envie de les violer, de les faire pleurer ". Les seules qui " méritent " le respect, sont les mères qui ont accepté leur devoir de reproduction

Appel au fascisme

Nous n'entendons plus que des chansons racistes, ou l'apologie du nazisme, d'ailleurs son service d'ordre est composé de militants de partis d'extrême droite, néo-fascistes. Avec Minute et le Parisien, il est l'outil insidieux d'une fascisation grandissante. Ces chansons et journaux incitent à la haine et à la violence Ces idées sont dangereuses !!

Alerte ! La chansonnette n'est pas toujours innocente

Non à la peine de mort !

Non au viol non au racisme !

Non au fascisme ! "

On notera, par-delà la violence et l'absence de toute nuance de ce tract, l'apparition en bonne place, de la réaction à l'image des femmes donnée par les chansons de M. Sardou (dimension qui n'avait guère retenu jusque là, l'attention de la presse, de gauche comme de droite). L'usage des termes " nazi ", " fascisme ", " fascisation " dans un sens très extensif (et sans préciser à quelle(s) chanson(s) de Sardou ils renvoient) permet de caractériser le tract comme ultra-gauche Bien qu'il ne se clôt pas sur un appel à l'interdiction de Sardou, il apparaît comme représentatif de la littérature d'agitation qui accompagnera Sardou dans son tour de France.

La première manifestation appelée par un comité antifasciste semble s'être déroulée à Belfort. *Télé-Star*, magazine de télévision patronné par R T L. signale dans son numéro du 1^{er} janvier 1977, qu'à " toutes ses tournées, tous ses galas il [M.S.] est accueilli par un cri : sale facho. A Caen, il a donné un gala pour le personnel hospitalier, des hommes et des femmes syndiqué. Après un tonnerre d'applaudissements, des voix ont hurlé : fasciste ! fasciste ! [...] A Nantes, au Havre, partout ou Michel chante, partout, aux bravos qu'il reçoit se mêlent les cris de facho ".

A Bruxelles, les choses prennent une autre tournure : soutenu par plusieurs organisations de gauche et d'extrême gauche et en particulier l'hebdomadaire *Pour*, un Comité contre la venue de Sardou en Belgique demande au bourgmestre de Bruxelles d'annuler l'autorisation du spectacle. " *Les chansons de Sardou sont une insulte à la classe ouvrière et au progrès social* " déclare ce comité, dénonçant leur caractère " *raciste, colonialiste, chauvin, violent, et sexiste* ". Il s'élève aussi contre les prix élevés des droits d'entrée " *qui constituent une provocation scandaleuse de la part de ce pantin prétentieux* " (exigence qui peut apparaître comme contradictoire avec la demande d'interdiction). La contre-manifestation, prévue avec une animation (danses, chansons d'agitation et sketches) est interdite.

Le récital se déroulera au Forest national (6 200 places, toutes occupées), protégé par six cars de policiers. Les manifestants peignent la croix gammée sur l'une des voitures du chanteur et entonnent, sur un air popularisé par les soldats de la Wehrmacht il y a près de quarante ans, " *Sali salaud Sardou* ".

Toulouse, 5 mars. Bruxelles a fait exemple : un collectif antifasciste s'est mis sur pied, réunissant l'extrême gauche, le PSU, les groupes féministes et des écologistes. L'une des exigences de ce collectif est de pouvoir s'exprimer au micro de Sud-Radio, qui patronne le concert. La mobilisation semble recueillir un certain écho, puisque la direction de la station accepte de passer la déclaration du collectif. Elle diffuse par ailleurs la réaction de Michel Sardou.

Au sein du collectif, deux positions s'affrontent : l'une préconise l'interdiction du récital, l'autre, soutenue par la LCR et le PSU, tend à circonscrire le rôle du collectif à la campagne de dénonciation. Le soir du récital, un léger affrontement oppose forces de l'ordre et certains manifestants. Sur les 4 000 places que contient le Parc des expositions, 500 sont restées inoccupées. Le *Journal du dimanche* note que " *la chanson sur la peine de mort a provoqué dans la salle des hurlements de joie* " (4 mars).

Désormais, de Nîmes à Montpellier en passant par Aix-en-Provence, chaque prestation de Sardou est l'occasion d'une mobilisation, de manifestations

" Environ deux cents jeunes gens se réclamant du collectif antifasciste Sardou ont défilé, mardi soir 15 mars, dans le centre de Reims, malgré l'annulation du tour de chant que Michel Sardou devait faire ce soir-là. Si le gala a été annulé officiellement faute de réservations suffisantes, les manifestants, eux, ont revendiqué la responsabilité de ce changement de programme Dans un tract le collectif prétend que le show-business a eu peur " *de la révolte de la masse* " Le défilé s'est déroulé sans incident " (le Monde, 17mars 77)

La veille, par contre, des incidents s'étaient encore produits à Besançon. C'est dans ce contexte que le chanteur prit la décision d'abrégé sa tournée et d'annuler les récitals prévus à Mulhouse, Strasbourg et Nancy.

Pendant ce temps-là

La presse pour teenagers, dont on devine le rôle dans le lancement et la diffusion de l'image d'un chanteur, a elle aussi suivi les péripéties de l'affaire Sardou. A sa manière. Voici, glanées un peu au hasard, quelques extraits d'articles, malheureusement sans leur iconographie, oh combien éloquente.

Fleur bleue d'avril 77, magazine "super-disco" dont le "conseiller à la rédaction et à la réalisation" n'est autre que Régis Talar, propose pas moins de seize photos de notre héros, et un portrait brossé par son ami et collaborateur Pierre Billon, qui se conclut ainsi : "Michel Sardou, c'est surtout et avant tout, une grande tendresse, une amitié claire et forte comme le Pont d'Avignon et un grand frère de mon âge." Le numéro de Podium, à la même date, lui consacre sa rubrique "la femme idéale vue par vos fans".

"Podium a demandé à Michel Sardou quel genre de filles il aime et sans hésitation il a répondu toutes. Alors, Favinettes, vous avez toutes vos chances. Mais en insistant bien notre fav' a fini par nous donner quelques précisions sur son idéal féminin. Rappelez-vous que Podium en novembre vous a présenté en exclusivité les photos de Michel et Babette sa future femme, chez eux. Vous ne serez donc pas étonnées de découvrir que Babette incarne parfaitement son idéal féminin, dont les traits principaux sont d'être une femme - enfant blonde (ça, c'est capital pour Michel), distinguée, un regard brun et doux tout en étant mince mais pas dans le genre mannequin. Pour tout vous dire, Michel trouve que les mannequins sont souvent un peu maigres Votre fav' préfère les filles "bien roulées" Il suffit de le savoir Alors ..."

OK du 2 mai rassure les admirateurs de Sardou : "Je ne fais pas de tournée en France cet été, mais c'était prévu depuis longtemps" Ses projets ? Une grande croisière dans les Antilles avec son ami Johnny.

Ce même Johnny qui, nous révèle *Podium* (numéro d'août), a réussi à faire rater le mariage tant attendu entre Michel et Babette "Comment ? Eh bien en invitant tout simplement à la soirée ou Michel était censé enterrer sa vie de garçon, son ex-petite amie, et en demandant à son complice Claude-Pierre Bloch de téléphoner à Babette de venir les rejoindre. Résultat, quand Babette est arrivée et qu'elle a trouvé son futur époux dans les bras de son "ex", elle a tout bonnement décidé, le jour de son mariage, de rester chez elle".

Quand les dieux sont parmi nous, il ne reste plus au commun des mortels qu'à fermer ses églises, disait le poète.

Sept semaines de réflexion

Sept semaines après l'arrêt de sa tournée, le 17 mai, éclate la petite bombe de l'interview de Sardou au *Matin de Paris*. Deux pages, titrées "Sardou vide son sac". Tous les sujets brûlants y sont abordés. Autocritique ? Autojustification ? Coup d'envoi d'une campagne de rectification destinée à créer un climat favorable à sa rentrée sur scène ? Avant de nous prononcer sur la manière dont ces déclarations ont été perçues, nous avons estimé nécessaire de produire, avec l'autorisation du *Matin*, l'essentiel de cet entretien recueilli par Richard Cannavo et Henri Quiquéré.

“ Les manifs

A Toulouse, c'était particulièrement dur. Au départ, en Belgique, j'ai rigolé, j'ai pris ça comme un incident. Après, j'ai commencé à moins rire. On ne peut pas dire que j'ai eu peur, car finalement je n'ai jamais été en contact avec mes opposants. J'ai essayé de m'expliquer. C'était idiot car il y avait un a priori. J'aurais pu chanter Mon cul sur la commode ou les Vieux Mariés, de toute façon, ils m'avaient déjà catalogué : j'avais une énorme croix gammée sur le dos. Alors j'ai été un peu inquiet. Je ne comprenais pas, parce que, finalement ce n'est que de la chanson. Du spectacle. Ces gens-là ont du mal à admettre que lorsque l'on interprète comme moi quinze, dix-huit chansons sur scène chaque soir, on n'est pas forcément sincère, on joue des personnages. Comme un acteur va jouer un curé, un pédéraste, un aubergiste, moi je joue un vieux marié, un bateau, un prince. Ce sont des rôles que je me distribue. Alors certains viennent me chercher des idées que je n'ai pas eues en lisant trop entre les lignes. Ils se sont un peu compliqué la vie. J'ai été très déçu. La croix gammée, ce n'est pas mon personnage du tout. Je déteste toutes les dictatures, qu'elles soient collectives ou individuelles². Je suis formel : si j'avais eu vingt ans en 1940, je n'aurais pas été dans les jeunesses hitlériennes, j'aurais été à Londres.

Cela dit c'est vrai j'ai aussi ma part de responsabilité. En tant qu'homme, tout simplement. Mais je n'ai jamais fait de déclarations procommunistes, je ne les ai jamais condamnés, traités "d'enfoirés", je ne les empêche pas de s'exprimer. Mes fans ne défilent pas durant les galas de Jean Ferrat ou de Le Forestier. Je trouve tout à fait normal qu'ils s'expriment. Ce qui m'emmerde, c'est qu'on m'empêche de chanter. C'est très grave. A Toulouse, c'était la première fois que je voyais des charges de flics pour un gala de variétés. C'est quand même excessif. [...] dans ces histoires tu te fais facilement récupérer. C'est ainsi qu'à Nîmes, je me suis retrouvé brusquement avec des mecs de Le Pen - que je ne connais pas. Nîmes étant une municipalité communiste, ils pensaient que ce serait l'apogée de la tournée. Ils avaient récupéré mes problèmes pour la défense de leur petite cuisine. Alors non.

“ Le France

Je voyais le France comme une chanson de scène. Tout juste une face 9 d'album. Pourtant c'est parti d'un seul coup, comme une bombe. A l'origine, ça n'avait rien de politique. Pourtant j'ai été reçu au Havre par une délégation de la CGT venue me dire un grand merci alors que je ne leur demandais rien. J'avais simplement fait une chanson, c'était tout. L'année suivante, ils n'ont même pas loué la place pour le chapiteau, ils m'ont collé dans un coin, pour oublier le coup. Ils se sentaient tout à coup mal à l'aise de m'avoir remercié. Ils sont cons !...

“ La peine de mort

Je m'inspire de l'actualité comme n'importe qui. Parce que, de toute façon, on y est obligé. Les idées, je les prends dans les journaux. Ensuite, je réagis d'instinct. Dans le cas de Je suis pour, j'ai vu Patrick Henry à la télé. Ça m'a beaucoup frappé. Je me suis dit : si jamais je me trouve dans cette situation, alors là je fais un "festival". J'ai réagi aussitôt en écrivant cette chanson, sachant qu'elle était provocante, c'est vrai, mais je ne l'ai pas écrite pour dire aux gens : "Faites ce que je vous dis"

Je ne prétends pas apprendre à vivre aux gens. Je ne leur demande pas de penser comme moi. Je n'oblige personne à m'écouter.

Ma position exacte sur la peine de mort ? Je ne suis pas un fan de Guillotin ni un gars vociférant : "Il faut couper la tronche à tous ces mecs-là". Pas du tout. Ce qui me révolte, ce sont les remises de peine. Parce que si tu tues mon fils, tu vas prendre disons, perpète. Très bien. La seule chose qui risque de t'arriver, c'est de

² * Petite variante dans *Télé Star* (1^{er} janvier 1977) "En France et ailleurs, il faudrait un dictateur gentil. Un homme qui sache changer les mentalités en douceur, sans torture sans prison"

te faire “ enfilier ” dans les douches. Et puis, tu vas sortir au bout de vingt-cinq ans, pour bonne conduite A ce moment-là, mon fils aurait eu trente ans, et ça, je ne le supporte pas. Je suis bien d'accord avec Badinter : c'est pas dissuasif, c'est pas un frein. Moi je ne parle pas du crime ou de la peine de mort en général Seulement des meurtres d'enfants. Là je ne trouve pas d'excuses³. Je ne suis pas systématiquement pour la tête sur le billot ; ça j'en ai rien à foutre. Qu'il y ait une façon de payer une dette vis-à-vis de la société, c'est une chose. Que le gars ait un avocat, des circonstances atténuantes, c'est très possible aussi Mais moi je réagis seulement en tant que père d'un enfant tué. Ma peine de mort à moi, c'est en fait un refus de remise de peine.

“ Le sexisme

Sur scène, je me suis fait un nom avec une fausse réputation de costaud, de fonceur, etc. Quand j'ai débuté, je chantais des sous-produits de Brel, j'étais très inspiré par des chansons à texte. Ça ne marchait pas. Un jour je suis tombé sur un filon, comme les pionniers en trouvaient lors de la conquête de l'Ouest quand ils tombaient sur une mine. Ce filon, c'était un personnage un peu violent, sexy, qui m'a apporté mon public. J'ai donc maintenu ce personnage, tout en essayant de faire aussi des chansons tendres, des chansons gaies. Maintenant, c'est un rôle que je suis obligé de tenir vis-à-vis des gens qui viennent me voir.

“ Le colonialisme

Ce qui m'a peut-être le plus déçu, c'est la réaction à Au temps des colonies. Les mecs sont cons, ou alors c'est moi ? C'est une chanson farouchement anticolonialiste. Comment peut-on seulement penser qu'en 1977 quelqu'un puisse faire une chanson colonialiste ? Ce n'est pas possible ! J'ai fait les pays francophones, Afrique du Nord et Afrique noire, les gens, là-bas, sont “ morts ” de rire. Il n'y a qu'en France qu'on hurle au racisme [...]

“ Le nationalisme

Tout a commencé avec les Ricains. Là, ce n'était pas les gauchistes, c'était les gaullistes J'ai eu la chance d'avoir, à tour de rôle, tout le monde contre moi. A force de me mettre des étiquettes, on m'a complètement exclu de tous les camps J'ai sorti les Ricains au moment où de Gaulle liquidait les bases américaines Cette chanson défendait une position que je ne regrette pas A l'époque il y avait en France, un anti-américanisme que je trouvais ridicule au même titre que je trouverais ridicule un antisoviétisme systématique. On disait “ Les Américains sont tous des fauteurs de guerre, ils stockent du napalm, etc. ” C'est vrai, c'était la guerre du Viêt-nam mais, ce qu'on oubliait de dire, c'est que les Français aussi étaient allés au Viêt-nam et si on a envoyé moins de napalm, c'est qu'on avait moins de pognon. Je ne supporte pas qu'on condamne une nation comme ça, sous prétexte que c'est à la mode.

“ La politique

Bien sûr que je ferais la fête de l'Huma si on me le demandait. Excepté cette fête-là, les galas communistes, je les ai tous faits. L'Huma, c'est Duclos qui voulait que je la fasse absolument. C'était un “ fan ” de J'habite en France, des Bals populaires, etc. Mais ça n'avait pas marché au sein du Parti parce que je chantais les Ricains à l'époque. J'étais un peu interdit, très gentiment d'ailleurs, mais ils voulaient éviter les problèmes...

La marge qui sépare les fascistes des gauchistes est étroite. Dans les méthodes, c'est la même chose On m'a collé une étiquette, et pourtant je n'ai jamais été ni RPR, ni UDR, ni politiquement engagé de façon précise soit en prenant des soutiens, soit en participant à des commissions ou à des galas comme l'ont fait beaucoup de gens. A la dernière présidentielle on a été contacté par tout le monde, par tous les bords, tous les machins, quoi ! De façon plus ou moins pressante On te fait miroiter des tas de choses, tu vois ce que je veux dire. Depuis, certains mecs sont retombés de très haut. Moi j'ai toujours refusé. Parce que, quand tu passes devant douze mille personnes, toutes les tendances sont représentées. Si j'étais un chanteur de droite uniquement je ne passerais pas dans des palais des sports Pas possible Ou alors, on est vingt-cinq millions de fascistes, et ça se saurait !

Finalement rien ne me convient politiquement Je me sens cocu J'ai voté Giscard en 1974 parce qu'on me faisait voir la gauche avec le couteau entre les dents. J'ai été marron. Maintenant, j'ai voté à gauche aux

³ Toujours dans Télé-Star il déclarait : “ Avec cette chanson, je sais, j'ai dépassé !a ligne rouge. J'ai envoyé le bouchon un peu trop loin. Il fallait que je l'écrive. Il fallait que je la chante J'ai trois gosses et un jour, j'ai réalisé qu'on pouvait s'en prendre à eux. Et si l'on m'en tuait un, moi, l'assassin, j'irai le chercher jusqu'en prison pour le tuer de mes propres mains ”.

municipales. Pas pour le PC mais contre Giscard. Il y a en moi des contradictions, comme chez beaucoup de Français, et je les mets dans mes chansons. Maintenant je veux choisir je vais me mouiller⁴.

Alors, je suis le cul entre deux chaises D'un côté tout ce qui est Chirac et compagnie. Ils tiennent le pays depuis que je suis né et chaque année c'est " Ça ira mieux demain, c'est formidable ".

D'un autre côté, je ne suis pas communiste non plus ; ils me foutent un peu la trouille parce qu'ils sont un peu irresponsables dans certaines de leurs options. Alors, la seule ouverture qui me reste, c'est un socialisme humain, intelligent, ouvert, plus jeune. Alors, je m'y engage. Là-dessus, on dit " Oui, mais il baisse son froc ". Pas du tout ! J'ai toujours été fidèle à mes convictions profondes, c'est tout.

Les gens s'imaginent que je suis complètement à droite ou capitaliste à mort. Ils voient ça d'une manière totalement extérieure, qui est assez marrante. Bon, on a une vie, bien sur. Du fric, bien sur. C'est vrai on gagne beaucoup de fric. Ce que les gens ne savent pas, c'est que je n'ai exploité personne C'est une question de choix. Tu choisis la liberté ou la sécurité. Quand j'ai eu dix-sept ans, je pouvais opter pour la sécurité, entrer comme fonctionnaire quelque part, j'aurais eu ma retraite tranquille, mon plafond. J'ai attendu sept ans pour gagner ma vie. Au début je gagnais 60 " sacs " par mois, j'avais pas la Sécurité sociale J'avais rien. J'ai joué mes dés. J'ai ma liberté. Maintenant je gagne très bien ma vie. Les bagnoles, les maisons, tout ça va bien Je ne vois pas pourquoi, en France, on a honte de réussir sa vie.

[...] Et moi aujourd'hui j'ai aussi le droit d'être à gauche. Oublions le système Programme commun, cuisine électorale, tout ça.

[...] Bon, ce gouvernement, je l'appelle provisoire, ce XV de France est là pour un an mais c'est pas en un an qu'il va assimiler tous les vrais problèmes J'y crois pas du tout malgré le talent de Barre, qui est loin d'être un imbécile.

Je n'y crois plus J'ai voté pour eux pendant des années, aujourd'hui je ne crois plus en eux. Alors, comme je ne vais pas inventer un parti que le parti idéal n'existe pas, j'ai constaté que j'avais des options communes, des idées communes sur des tas de choses avec les gens du PS⁵. On n'a pas la prétention de refaire le monde du tout mais on parle de tout ça régulièrement et je me suis très naturellement incliné de leur côté.

J'ai voté Giscard à l'élection présidentielle J'ai voté contre lui aux municipales. En 1978 je voterai socialiste. Parce que ras le bol tout simplement. Il sera toujours temps de corriger les tirs, de rectifier les choses. De toute façon, le passif de conneries qu'on a accumulées en vingt ans ne risque pas d'être accumulé en six mois.

Encenser ou brûler Sardou ?

La balle est dans le camp de la presse et dans celui des groupes et organisations qui ont soutenu la campagne anti-Sardou. Les réactions seront en proportion de l'implication des uns et des autres dans le soutien ou l'opposition à Sardou. Deux questions parcourent ces articles, plus abondants que jamais : qui est Michel Sardou ? qu'est-ce que la liberté d'expression ? Leur imbrication ne permettant pas d'exposer, tout à tour, l'opinion qu'en ont les protagonistes, nous avons choisi de parcourir l'éventail politique, d'extrême - droite en extrême - gauche , en mêlant les deux aspects.

A l'extrême-droite, c'est la déception ou la satisfaction amère d'avoir eu raison trop tôt, selon qu'on y croyait ou pas. *Minute*, qu'à l'extrême gauche on a coutume de présenter comme le journal préféré de Michel Sardou et son soutien le plus fervent, laisse transparaître une déception à la mesure de son enthousiasme antérieur. Dans son numéro du 25 mai, l'hebdo dirigé par François Brigneau annonce une nouvelle rubrique, " *les rats quittent le navire* ", ainsi présentée : " *Il suffit que l'on entende ça et là des craquements dans le navire majoritaire pour que, comme en écho, réponde la course éperdue des rats jusqu'ici somnolents en son sein confortable [...]* Rien de ce qui est humain - trop humain - n'étant étranger à *Minute*, nous avons décidé de décerner régulièrement à ces attachants mammifères une distinction : le rat d'honneur [...] Il pourra y avoir un, deux ou trois rats d'honneur ". C'est selon : il sera beaucoup donné à qui aura beaucoup renié ". Pour l'inaugurer, Michel Sardou, auquel est attribué la cotation maximum, trois rats. Et *Minute* de commenter : " *Jusqu'ici, il votait pour Giscard à tel point que lorsque France-Soir lui demanda s'il allait adhérer au parti socialiste : " J'ai rarement entendu quelqu'un rire aussi longtemps, raconte le confrère, aussi franchement au téléphone que Sardou quand je lui ai appris la nouvelle " A l'époque, il se définissait comme un anarchiste dont le tort est de ne pas penser à gauche "*

⁴ Dans une interview à France-Soir, le 17 mars, il confiait " *Moi je ne vote pas. La politique ne m'intéresse pas.* "

⁵ " *Mon homme politique préféré, c'est Michel Rocard. C'est le plus intelligent, le plus sincère. Un homme de l'avenir* " (Télé Star)

“ C'était au temps de son égarement droitiste. Depuis, nouveau saint Paul du Programme commun, il a trouvé son chemin de Damas [...] O virage, O désespoir. ”

Rivarol, lui, n'a nulle raison de se lamenter : “ Au moment où le “ saltimbanque ” Michel Sardou passait, aux yeux des optimistes incorrigibles, pour un paladin de la chanson nationale prêt à tous les sacrifices, nous nous étions montrés sceptiques. Et nous fûmes les seuls à le faire (mais on a l'habitude)... les choses, pourtant, étaient claires : devant l'attaque des trublions gauchistes, le valeureux Michel avait fi cané ”, alors qu'il ne tenait qu'à lui - les poches bourrées de fric - de recruter une garde suffisante pour tenir en échec les perturbateurs. De toute façon, ce n'était pas la peine de jouer les gros bras pour se dégonfler aux premières menaces.

Mais dès ce moment-là, il y, avait comme un défaut [...] le preux Michel ne précisait-il pas qu'il avait dans son portefeuille sa carte de la CGT ? Qu'importe. Ses fans inconditionnels et candides n'entendaient pas : ils étaient tout à leurs dithyrambes.

Il leur faut aujourd'hui, si l'on ose dire, déchanter, et cruellement. Leur idole se confesse au *Matin*, c'est - à- dire au journal des milliardaires de gauche [...]

Alors devenu cette écœurante palinodie, ceux qui l'ont le plus soutenu cherchent à cacher leur cocuage en accusant... la gauche d'avoir “ terrorisé ”, le pur, le doux, le tendre Michel en usant envers lui des procédés employés par... le sinistre Dr Goebbels. On se demande vraiment ce que vient faire dans cette histoire sordide un homme qui était [...] ce qu'il était, mais qui a eu le courage inhumain [...] de se sacrifier [...] aux idées qu'il avait toujours défendues [...]

C'est vraiment chercher loin - et bien mal - pour expliquer le plus misérable des retournages de veste ” (numéro du 26 mai 1977).

Notons que, dans ces eaux idéologiques-là, le problème de la liberté d'expression est débattu dans des termes sensiblement différents de ceux du reste de la presse. Les grands quotidiens de la presse-Hersant ou de la presse-Amaury, s'étaient investis à fond dans la campagne, contre le “ fascisme gauchiste ”, pour “ la liberté d'expression ”, lors des manifestations de mars. Ainsi, cet article - éditorial de Dominique Jamet dans *l'Aurore* : “ Nous voyons en France grandir une génération qui cultive comme des plants de marijuana de vieilles et inquiétantes idées. Nous connaissons tous de ces jeunes gens qui n'ont à la bouche que les mots de liberté, de démocratie, de tolérance, mais dont la liberté ne va pas jusqu'à respecter celle des autres, pour qui la démocratie se ramène à leur dictature, chez qui la tolérance se limite à leur opinion propre [...]. Si le “ fachisme ” de l'histoire est, comme on l'affirme, Sardou, faudra-t-il qualifier ses visiteurs à manches de pioche, lance-boulons et nunchakus de démocrates ?

Il me semble, au contraire, qu'il existe un mot pour qualifier cette prétention d'imposer le silence à un adversaire par la violence et la terreur. Et ce mot, n'est-ce pas précisément le mot fascisme ? Il est passé ” (17 mars 1977).

Carrefour (24 mars 1977) fournit à ses lecteurs une autre clé pour interpréter les événements : “ Les généreux esprits [qui] tiennent beaucoup à ce qu'on puisse assassiner un enfant sans risquer d'être guillotiné trouvèrent sans peine trois douzaines de voyous pour suivre le chanteur de ville en ville et faire de chacun de ses spectacles l'occasion de désordres ”.

Or, cette presse se révèle plutôt discrète et semble atteinte d'une timidité nouvelle, après l'interview du *Matin de Paris*.

Même ténuité des commentaires dans les deux quotidiens de gauche. *Le Matin de Paris* semble digérer son coup d'éclat. On y est tout prêt à faire crédit à Sardou⁶, car, quand même, c'est un sacré indice sur la force de la poussée à gauche ! Sardou votant pour la gauche et le faisant savoir . “ Après tout, pourquoi pas ? ”

L'Humanité s'était clairement prononcée sur les manifestations qu'elle avait qualifiée d'intempestives (rappelons que les manifestations se déroulaient en pleine campagne pour les élections municipales) : “ Sardou chante ses idées Elles ne sentent pas bon. Il a le droit de les chanter. Le principe ne souffre pas d'exception ” (16 mars 1977). Il faudra attendre le 21 juin pour que le quotidien communiste revienne sur Sardou à l'occasion d'une étude sur la chanson signée par un jeune créateur, Pantchenko. La conclusion est conforme à la position déjà développée par *L'Humanité* :

“ Les moyens que certains croient devoir employer contre Sardou (manifestations pour empêcher son spectacle, en Belgique et à Toulouse) sont plus que discutables. En tout cas Sardou est un chanteur, et c'est comme tel qu'il est perçu par le public. Ce n'est pas par des réactions épidermiques ou par des formes (quoi qu'on en dise) à caractère répressif mais par la lutte idéologique opiniâtre, pied à pied, que l'on fera avancer là aussi les libertés et le pluralisme, idées fondamentales de notre XXIIe congrès ”

Plus intéressante est l'analyse du phénomène Sardou développée par Pantchenko :

⁶ Au risque, pour le *Matin de Paris*, de confirmer la réputation de “ parti attrape-tout ” du PS dont le journal est proche.

“ Il a du succès, y compris dans les couches populaires et même chez les communistes (même si certains croient que seules certaines de ses chansons sont réactionnaires, comme si l'on pouvait “ avoir la guerre fasciste ” et “ l'amour progressiste ”). C'est vrai aussi. La lutte idéologique passe par là. Eh bien Sardou, il joue sa carte idéologique avec tout son talent, avec tous les moyens techniques de pointe (et, de surcroît avec la propagande acquise des mass-media). Il joue à plein la sensibilité, dans ses cotés les plus bas, souvent les plus racoleurs. Il développe au maximum le rapport texte-musique-voix-arrangement. Car lorsqu'on fait lire les paroles de chansons de Sardou, beaucoup comprennent qu'ils ont été trompés, méprisés, etc. Seulement voilà, Sardou chante, et n'oublions pas qu'il est l'un des rares qui remplissent une salle de spectacle ”.

C'est là, à ce jour, l'analyse la plus claire qui ait été produite dans la presse communiste sur Sardou. Gageons que sa parution n'est pas le pur fruit du hasard, et hasardons que la campagne anti-Sardou y est pour quelque chose...

Sardou, la liberté d'expression et la dictature du prolétariat

C'est à l'extrême gauche que l'on se révèle le plus loquace. (Notons toutefois la discrétion de *Libération*, qui est resté, curieusement, absent de ce débat). Non seulement la campagne menée contre Sardou a particulièrement sensibilisé ce secteur de l'opinion, mais cette campagne a elle-même révélé des désaccords concernant l'objectif poursuivi et posé au grand jour le problème des libertés d'expression.

Les tenants de la position “ dure ” se rencontrent dans l'extrême gauche maï ste (*Humanité Rouge, Quotidien du peuple*) et maï sante (*l'Étincelle*), anarchiste et anarchisante. La position “ modérée ”, est défendue par *Rouge* et par le PSU.

Dans ce débat, qui prit parfois l'allure d'une polémique assez âpre, se trouvent étroitement imbriqués le jugement que les uns et les autres portent sur Sardou, et la discussion sur les libertés.

Rouge est le quotidien qui, de toute la presse, a consacré le plus d'espace rédactionnel au phénomène Sardou. C'est un article signé Graf Zeppelin, le 18 mars, qui donne le coup d'envoi. L'auteur y présente une analyse quelque peu différente de celle de F Kilstett (du 8 novembre 1976, déjà citée), banalisant le propos et la portée des chansons de Sardou et limitant son intérêt aux paroles de celles-ci. La réduction du phénomène Sardou ou, en tout cas, de l'analyse qui en est produite à l'explicite, c'est-à-dire aux paroles des chansons, est d'ailleurs une constante de la plupart des critiques, qu'elles soient de droite, de gauche, ou d'extrême gauche.

“ Le tort de Sardou, c'est d'avoir mis des paroles et de la musique sur les réactions viscérales de millions de lecteurs du Parisien, de l'Equipe et des quotidiens régionaux. Ces gens-là ne sont pas des fascistes, ce sont des petits-bourgeois, des prolétaires qui ont exigé la tête de Patrick Henry, qui n'aiment pas trop les Arabes et qui demain voteront PS ou RPR selon l'air du temps.

Sardou a chanté cette confusion réactionnaire parce qu'il est comme ces gens, parce qu'il est aussi confus, naïf et ignorant politiquement que les gens qui aiment ses chansons. Pas parce qu'il est un fasciste militant, un réactionnaire doctrinal, mais parce qu'il a senti aussi que c'était là un filon, comme il le dit lui-même, et qu'un chanteur à succès chante ce qui fait vendre des disques. ”

Surtout, Graf Zeppelin y annonce une sorte d'autocritique de son organisation : *“ Je le dis nettement, à titre personnel, nous avons eu tort de contribuer à faire monter cette campagne contre Sardou dans l'objectif avoué de l'empêcher de chanter [...]. Nous avons eu tort, non pas parce que Sardou “ tourne ” aujourd'hui, mais pour des raisons de principes [...]. un chanteur réac n'est pas un militant fasciste et notre conception de la démocratie, y compris pour une société de transition, c'est que les réactionnaires y ont le droit à la parole. Sardou est un chanteur, pas un porteur de barres de fer. ”*

Cet article va attirer sur son auteur les foudres de *l'Étincelle* (numéro du 26 Mai), qui publie une lettre d'une camarade ouvrière de l'OCT. Pour celle-ci, il était *“ juste de manifester violemment contre Sardou comme cela a été fait [...] car cela a permis de mettre au grand jour le problème politique des chansons de Sardou [...]. Contrairement au camarade de Rouge qui fait de la liberté d'expression pour Sardou une question de principe ”*, elle estime qu'il s'agit d'une *“ question d'opportunité dans la bataille contre l'idéologie ultra-réactionnaire ”*.

La direction du journal s'en prend directement à *“ l'opportuniste ”* de *Rouge* : *“ Est-ce que Rouge pense qu'en réhabilitant Sardou, il votera extrême gauche au premier tour en 1978 ? Nous avons toujours constaté qu'une partie de la classe ouvrière trimbale des idées réactionnaires et dénoncé les partis de l'Union de la gauche qui, au lieu de combattre cette idéologie bourgeoise, la tolèrent et souvent la renforcent. Il n'est pas question d'accepter non plus l'opportuniste des révolutionnaires sur ce terrain. Bravo Rouge ! La lutte des classes continue, la mobilisation anti – Sardou aussi. ”* Relevons l'explication fournie par *l'Étincelle* au tournant à gauche de Sardou : il aurait agi de la sorte *“ devant la chute vertigineuse des ventes de ses disques, et de ses places au hit-parade ”*. N'est-ce pas prendre ses désirs pour des réalités et faire preuve d'une coupable naïveté,

de penser que le succès de Sardou reposait sur une simple méprise du public, que la campagne menée par l'extrême gauche aurait suffi à décider ?

Un abondant courrier, publié sur trois pleines pages de *Rouge* (25 et 26 Mai, 11 Juin) révèle à quel point le débat polarise les lecteurs de ce journal. La véhémence de ces lettres est significative : elle témoigne, coté "vécu", de l'impact de l'effet Sardou sur des militants attelés à créer les conditions d'un changement politique et social et qui, devant l'enracinement de l'idéologie dominante, ont parfois le sentiment de buter contre un mur. Alors, foin de subtilités d'analyse : ce qui sensibilise les lecteurs, c'est le phénomène Sardou, et très secondairement le chanteur. Ce dernier joue, dans cette affaire, le rôle classique du bouc émissaire.

Significative, à cet égard, est cette lettre d'un postier :

" Dans la grande salle du centre de tri, la voix s'enfle, monte, amplifiée par la dizaine de transistors dispersés sur les casiers. Il est 11 heures du soir, c'est le 14 Juillet. Nous, on bosse et en prime, on a droit à La Marseillaise par Sardou. C'est pas possible ! On va pas supporter le cocorico de ce bien nourri ? Sifflotée, L'inter prend le dessus, on ferme les postes, ouf. Alors, Sardou fasciste ? Pas pour si peu mais d'un certain coté de la barrière, là oui... "

Relevons également cette explication par deux militants de la LCR participant au comité anti-Sardou de Nancy : *" S'il est méséducatif et incorrect d'attaquer physiquement les concerts de Sardou, il est indispensable de mener un combat idéologique contre ses chansons, profondément réactionnaires, d'autant qu'elles influencent [...] un public populaire [...]. Nous continuerons à le dénoncer pour que les gens n'aillent plus à ses concerts, non parce qu'ils auraient peur de se ramasser des cocktails molotov, mais parce qu'ils ne veulent plus cautionner un spectacle nationaliste, raciste et sexiste "*.

Les réactions d'*Antirouille*, mensuel pour jeunes qui a la particularité de mener de manière permanente le "combat idéologique" sur le front de la chanson, s'inscrivent dans le même débat :

" Un qui doit ricaner, et se frotter les mains, c'est Michel Sardou. Fraîchement coiffé de l'auréole de martyr de la liberté d'expression par les mass-media et la presse à idoles, [il] doit aujourd'hui jubiler sous une deuxième auréole estampillée chanteur à cœur à gauche. Celle-ci a été forgée par deux journalistes du Matin, en mal de scoop, qui ont le culot d'appeler interview une longue tribune libre [...] . Sardou est un imposteur. Il n'a pas changé ou, ce qui revient au même, ses chansons, elles, n'ont pas changé [...]. Et alors ? Il faut [le] démasquer, mais ne pas laisser l'arbre Sardou dissimuler la forêt de la chanson réac et bêtifiante à souhaits, aussi nocive que n'importe quel couplet du France. Serge Lama est un chantré du phallocratisme le plus obtus. Dave et autres Sheila administrent impunément leurs stupidités somnifères.

[...] Il faut faire attention : un concert de Sardou n'est pas un meeting fasciste, Sardou n'est pas Goebbels ; les gens qui vont l'écouter et achètent ses disques ne sont presque jamais des fascistes ; beaucoup, au contraire, sont également des amateurs de Maxime Le Forestier ou Yves Simon. Interdire les concerts de Sardou, c'est privilégier le rapport de force physique par rapport à l'affrontement des idées ; bref, c'est renoncer à convaincre qui que ce soit d'autre que soi-même [...]. Combattons et Sardou et les autres, en faisant connaître les chanteurs de gauche qui ont le talent et le punch de Sardou, et sont boycottés par les médias : Lavilliers, Béranger ... Continuons à susciter des débats autour des textes de Sardou dans les F.J.T.⁷ les M.J.C., les lycées, les C.E.T. La popularité de Sardou ne s'évaporerait pas une fois qu'on l'aura traité de fasciste. Ce serait trop simple "

La démarche pédagogique prônée par *Antirouille* ne serait, selon toute probabilité, pas partagée par le collectif de la revue *Quel corps ?* animée par Jean-Marie Brohm et qui se donne pour but la critique de l'idéologie sportive. Il répond à Graf Zeppelin : *" Nous le disons tout net : pour des raisons de principe nous sommes pour interdire dans la dictature révolutionnaire du prolétariat les manifestations du genre Sardou, OSS 117⁸ et autres. Il était donc juste d'aller saboter les meetings de Sardou et de le discréditer complètement. Il est simplement regrettable que Zeppelin se fasse le porte-parole de la petite-bourgeoise poujadiste dans les rangs d'une organisation marxiste. Comme tel il mérite tout notre mépris militant "*

La rédaction de *Rouge* prend ses distances avec ce type de position (26 mai) :

" Nous n'avons pas certains principes au nom desquels nous défendrions une certaine conception de la démocratie après la prise du pouvoir par les travailleurs, et d'autres pour les conditions actuelles de la lutte sous la dictature de la bourgeoisie. C'est au nom du même principe démocratique que nous défendons le droit de courants d'opposition réactionnaires en URSS à s'exprimer et que nous disons qu'il n'y a pas de bataille à mener pour interdire à Sardou de faire des concerts [...]

Nous pensons, ensuite, qu'il faut faire deux distinctions :

⁷ F.J.T. : Foyer de Jeunes Travailleurs ; M.J.C. : Maisons des Jeunes et de la Culture ; C.E.T. : Centre d'Enseignement Technique

⁸ Héros des romans d'espionnage de Jean Bruce

- Qualifier quelqu'un de réactionnaire, de fasciste, de nazi, cela fait une grosse différence. Il ne viendrait à l'idée de personne, dans notre entourage politique, de dire que Chirac n'est ni plus ni moins qu'un fasciste. Car on sait bien que nous ne devrions pas dès maintenant nous contenter de le dénoncer, mais nous efforcer d'interdire la rue à ceux qui le soutiennent. Concernant Sardou, de telles imprécisions, un tel impressionnisme ont naturellement moins de conséquences catastrophiques. Ce n'est pas une raison pour les cautionner.

- Un chanteur et un activiste, cela fait aussi une différence [...]. Diffuser l'idéologie réactionnaire et brûler une permanence d'un parti ouvrier, ce n'est pas la même chose, ce sont deux attitudes qu'on ne combat pas avec les mêmes armes ”.

Le point de vue de Sirius

L'intérêt de cette discussion n'a pas échappé au *Monde* (3 juin), qui, selon son habitude, retransmet les positions exprimées tant à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche. Mais la condescendance amusée qui transpire dans la présentation de ces débats (“ il a suffi que Michel Sardou le “ fasciste ” annonce dans le *Matin de Paris* qu'après avoir voté Giscard en 1974 il votera socialiste en 1978 pour que l'extrême gauche engage un grave débat sur l'attitude à adopter à l'égard du chanteur ”) révèle l'intention du rédacteur.

Il est vrai que la “ gravité ” de ce débat a de quoi choquer plus d'un, dans un pays où la chanson a toujours été tenue pour chose légère.

Les chanteurs et Sardou

Le milieu de la chanson s'est senti concerné au premier chef par l'affaire Sardou. Il a suivi avec passion le déroulement des événements. Réaction corporative ? Pour une part, sans doute. Mais la conscience de l'enjeu politique de cette campagne a aussi amené certains interprètes marqués à gauche à se déterminer sur le fond.

C'est que la sensibilité à tout ce qui touche à la liberté d'expression et aux problèmes de censure est naturellement aiguisée chez des artistes qui y sont ou qui y ont été confrontés. Rappelons simplement, pour mémoire, le plasticage de l'Alhambra par l'O.A.S. lors du tour de chant de Léo Ferré en 1961 ou, plus près de nous, l'affaire d'Ormesson-Ferrat en 1976, ou encore, en mars 77, le brouillage de Guy Bedos interviewé par FR3 à Marseille. Le premier à s'exprimer sur l'affaire Sardou fut Yves Montand sur les ondes d'Europe 1, suivi par Jean Ferrat.

Il nous a semblé intéressant de donner la parole à celui qui est parfois présenté comme l'anti-Sardou, Maxime Le Forestier, à Bernard Lavilliers, qui se situe à l'extrême gauche, ainsi qu'au collectif Chansons de femmes (dont on trouvera la contribution en annexe).

Interview de Maxime Le Forestier

- Est-ce que tu as suivi ce qui est devenu " l'affaire Sardou " ?

Cela a commencé par Belfort. Ensuite, j'avais eu le tract à Bruxelles, signé Bernard Hennebert⁹, qui appelait à une manifestation de protestation. Ça m'a semblé être une méthode bizarre. Une manifestation le jour du concert, c'est une bonne publicité. On peut évaluer ce que ça a rapporté, quelques minutes au journal télévisé, la " une " de France- Soir , et un mouvement en faveur de ce mec dont on avait fait un martyr. Si j'étais d'accord avec le principe d'empêcher un mec de chanter, je dirais que cette méthode là ,n'était pas bonne. Il faut savoir si ça ne laisse pas présager des sortes d'épurations qui ne seraient à l'honneur de personne.

- Réagir, expliquer, n'est pas interdire

- Même, la meilleure façon de dire qu'on n'est pas d'accord c'est : un, ne pas acheter ses disques ; deux : ne pas aller à ses concerts; trois, ne pas en parler.

- La radio, la télé en parlent. Des milliers de gens écoutent et voient ça. Le matraquage existe.

- Non. Si tu regardes la carrière de Sardou, tu t'aperçois que quand il a sorti les Ricains en 1966, il n'en a pas vendu deux. Il a commencé à vendre des disques à partir d'une chanson qui s'appelait les Bals populaires. Donc, il fallait ses chansons avant que ça marche. Si j'avais un frère au Viêt-nam. les Ricains, Les Moutons..., ce que raconte Sardou (très bien. parce qu'il a une foutue technique d'écriture) a commencé à plaire en 1970. Le matraquage a suivi : il sert seulement à faire boule de neige. Sardou marche parce qu'à un moment, ce qu'il a dit correspondait à ce que les gens voulaient entendre. On peut faire le même raisonnement sur moi.

- D'accord. Le phénomène ne peut être réduit à une fabrication d'une vedette par le show-business. Il ne peut être réduit non plus à cette idée de reflet du public. Quand Sardou chante qu'il est pour la peine de mort en plein procès de Troyes, c'est plus qu'une chanson que les gens ont envie d'entendre.

- Oui il faut réagir Mais ce qui a été fait est une réaction négative. Je préfère réagir en positif. Faire quelque chose de plus fort qui passe mieux.

- Tu crois vraiment qu'il suffit que ce soit plus fort ? J'ai le sentiment que la campagne a marqué. Ce refus d'accepter ses chansons comme quelque chose de normal me paraît important.

⁹ Journaliste de la presse parallèle en Belgique

- Pour nous. Mais pour les anciens combattants, c'est Parachutiste qui ne leur paraît pas normal. Il faut provoquer la réflexion sans prononcer le nom de Sardou. Par autre chose. Par la culture. Mais pas parce qu'on dit : " N'écoutez pas ça, c'est un scandale ". C'est le dirigisme. la mise à l'index qui m'emmerdent là-dedans.

- Pour la chanson sur le viol, la réaction n'est pas venue d'une poignée d'intellectuels " dirigistes ", mais du mouvement des femmes.

- Là, d'accord, complètement d'accord. Tu te souviens d'un gus qui s'appelait Jean-Pax Meffret. Un journaliste de Minute, qui avait commis quatre chansons : Je suis le chanteur de l'Occident, etc. Ce type parlait de moi partout en disant : " Je suis l'anti-Le Forestier. " C'est la première fois que j'en parle, parce que je me suis astreint à ne jamais bouger, je savais que, si je bougeais le petit doigt pour dire : " Ce mec dit une connerie ", ça risquait de créer une polémique. Mais ce n'était pas au niveau. Que des militants consacrent leur temps à lutter contre les chansonnettes me paraît être une mauvaise utilisation de leur temps, il y a mieux à faire. Et puis, on est suffisamment nombreux à trimballer des idées contraires à celles de Sardou. Il faut faire en sorte que les chansons passent. Elles existent :Lavilliers, Dautin...

- Mais cette polémique permet aussi de poser, à partir d'un exemple réel, les questions de la démocratie ouvrière que nous voulons. Après cinquante ans de stalinisme, ce n'est pas si simple. Au Chili, fallait-il interdire *Le Mercurio* ? Au Portugal. les ouvriers du *Republica* avaient-ils raison d'empêcher sa publication ? Interdirons-nous *Le Figaro* ou *Minute* ?

- Ce débat-là m'intéresse. Si Allende avait interdit le *Mercurio*, il serait peut-être resté au pouvoir, mais avec des idées qui n'auraient plus été les siennes. Parce qu'il n'aurait pas interdit seulement le *Mercurio*. Si tu craques là-dessus, je suppose que tu craques sur pas mal de points. Je suis persuadé qu'il faut laisser toutes les idées s'exprimer. J'ai confiance dans le jugement des gens, il arrive toujours un moment où la supercherie et l'ordure apparaissent. Parmi les chanteurs qui restent ? Trénet, Brassens, Brel, Ferré. Trénet, c'est un vieil homme de droite, mais qui a écrit les chansons de 36, les chansons que les gens chantaient en partant en vacances, il a quand même ressenti cette période jusqu'à écrire Y a de la joie, alors que des types comme Jean Sablon ont disparu. Il est normal que le mouvement des femmes réagisse contre une chanson pour le viol. Mais, tant que le fond de la France sera de droite, les chansons de droite marcheront. Quand on aura renversé la vapeur, les chansons de droite ne se vendront plus.

- Pour renverser la vapeur, il faut aussi se battre contre.

- Plus on interdira une idée plus elle fermentera. C'est la forcer à la culture en milieu clos. Ça germe bien. La chanson martyre se reflète de bouche à oreille. C'est comme les chansons de Vissotski en Union soviétique. Vissotski a fait deux disques dans sa vie. Deux 45 tours de ses chansons les plus anodines, vendus chacun à trois millions d'exemplaires. Mais les gens connaissent toutes ses autres chansons par cœur. Celles où il raconte les camps, la vie. J'ai chanté là-bas une chanson jamais sortie en URSS. Les gens l'applaudissaient au début et la chantaient avec moi. L'idée d'interdiction n'est pas sérieuse.

- On n'est plus sur l'idée d'interdiction. il s'agit d'expliquer.

- Si jamais Sardou était interdit, je serais obligé de le défendre. Une société différente, c'est aussi un mode de réaction différent Si on ne peut raisonner ses tripes, on n'est pas mieux que des nazis, finalement.

Interview de Bernard Lavilliers

- Je suis allé voir Sardou, pour voir la gueule du public. C'est vraiment un public populaire, pas un repaire d' " Ordre Nouveau " C'est un phénomène scénique. Il vend bien sa salade. Les arrangements sont bien faits. C'est très violent. Même quand il chante une chanson d'amour. Et ça passe complètement au premier degré. C'est comme un laminoir. Tu es plaqué au siège, tout le temps. C'est assez facho à voir. C'est terriblement vindicatif. Il y a quand même un mépris du public. Il ne lui laisse aucune chance.

- Et les manifestations contre lui ?

- Le 20, je fais un concert gratuit au Palace, à Paris, contre la censure d'une pièce d'Azar Tiop. C'est une pièce où il encule des flics sur scène. Tu vois, c'est tout un truc, il s'est fait interdire par la censure. Alors, je

chante contre la censure. Il n'y a aucune raison que les gens n'aient pas le choix, pas le droit d'aller voir cette pièce. Dans l'autre sens, c'est pareil. Il n'y a pas de raison de fermer la gueule à Sardou, non plus.

- Radios, télé, c'est quand même un drôle de matraquage ...

- Un matraquage monstrueux qui ne laisse pas le choix. Pour le public populaire sans conscience politique particulière, il cogne. Et tout y est : le nationalisme, le patriarcat, la violence, les colonies, le loubard repent... C'est vraiment fait comme une étude de marché.

- Le considères-tu comme un fasciste ?

- A la limite, je ne suis pas si sûr qu'il n'en soit pas un. C'est quand même un drôle de mec. Très branché avec le milieu des courses, de la boxe. C'est un blouson doré au départ. Il fréquente les truands : on sait que le milieu, en France, est plutôt à l'extrême droite.

- Son journal, M S ?

- Comme par hasard c'était des gens de Minute qui l'écrivaient. Quand j'ai lu le Matin de Paris, j'ai un peu rigolé.

- Comment expliques-tu ce revirement ?

- Il a eu peur. Peur de ne plus pouvoir chanter en public. Mais vous lui avez donné trop d'importance. Le phénomène Sardou, qui était un phénomène de show-bizz est tout à coup, devenu un phénomène politique.

- Cela a révélé que c'était un phénomène politique, non ?

- Oui, mais cela lui a fait une publicité colossale.

- Cela posait aussi une question qui méritait de l'être : est-il tolérable que des chansons comme celle sur le viol ou Je suis pour passent comme des lettres à la poste ?

- Je me demande si ça ne va pas lui servir. J'attends son prochain disque. Le Matin de Paris, c'était ambigu. Il prenait une tangente qui lui permettait de dire qu'il voterait socialiste, tout en ne reculant sur rien. Il a bien du y penser, à cette interview. Il n'a pas répondu à la légère.

- Alors, carrément l'interdire ?

- L'interdiction, je trouve ça dérisoire. Votre boulot, le mien dans un autre canal, c'est de permettre aux gens de faire leur choix. Interdire c'est retomber dans le même piège. Suppose que la gauche passe en 1978 et que j'écrive des trucs qui les emmerdent, ils peuvent m'interdire aussi, m'empêcher de travailler, je me suis déjà battu contre les fafs dans des concerts, ce n'est pas pour faire pareil. Et puis, dès que ça dévie un peu, on te colle une étiquette, un dit que c'est facho, Ou anar de droite...

Quand je dis que le fond de ces mecs est fasciste, ce n'est peut-être pas jusqu'à tirer contre des grévistes, mais si je fais un concert contre la censure, c'est contre la censure quelle qu'elle soit.

*

* *

Pour éviter de terminer sur une note par trop grave, nous avons gardé pour la bonne bouche cette déclaration de Johnny Hallyday à l'hebdomadaire Télérama (juin 1977) : “ Aux prochaines élections, je voterai à gauche. Je croyais que Giscard allait prendre des mesures sérieuses pour améliorer la condition ouvrière. Il n'a rien fait. Je me suis vraiment fait avoir. Tu sais, mon public est essentiellement composé d'ouvriers et je les comprends bien ”.

Quelques réflexions à l'usage des auteurs et de leurs lecteurs

En cet été 1977, les passions sont un peu retombées, le moment est venu de faire le point. Le transistor diffuse *Dix ans plus tôt*, placé en tête du hit-parade des 45 tours, venant juste après *Rockcollection* de Laurent Voulzy et *Love me baby* de Sheila B. Devotion.

France-Soir (29 juillet) titre “ Michel Sardou risque tout sur son premier film ”. Celui-ci annonce son programme de rentrée : Bruxelles, sous chapiteau, et Paris, sans doute au Palais des sports. Qu'en sera-t-il du “ nouveau ” Sardou, des réactions du public et de la frange contestatrice ? Nous le saurons peut-être au moment où cet ouvrage paraîtra.

Quoiqu'il en soit, nous tirons de ce dossier quelques enseignements en forme de réflexions et de propositions. 1. L'affaire Sardou a été un révélateur de la crise des valeurs qui affecte notre société. La rupture du consensus autour de l'inviolabilité de la sphère du “ music-hall ”, lieu de consommation culturelle réputé exempt de déterminations politiques directes n'est compréhensible que dans ce contexte.

Le choix du chanteur Sardou peut s'expliquer par la présence de deux stimuli : l'audience du chanteur, son intervention, que celle-ci procède d'un choix conscient ou non, dans le champ idéologique sous le couvert de thèmes fortement polarisés.

2. Pour autant, les racines du succès d'un artiste tel que Sardou ne s'éradiquent pas à coup de proférations et d'actes symboliques. Il s'alimente à un complexe de sentiments, à un faisceau idéologique, à des représentations esthétiques et culturelles suffisamment pregnantes pour avoir à craindre une extinction subite.

L'efficacité des manifestations, tracts, etc., tient dans la fonction de signes, incitateurs à la réflexion, dans la mise en branle d'un processus de remise en cause, dont il faut percevoir et la nécessité, et les limites. On ne fait disparaître que ce que l'on a remplacé. C'est restitué dans une démarche d'ensemble que l'action première, initiatrice de dénonciation, peut prendre sa place dans une pédagogie révolutionnaire.

L'alternative à cette démarche ne peut être qu'une réduction économiste qui, au nom du “ changeons d'abord l'infrastructure, le reste suivra ”, occulte tout combat culturel autre que celui qui s'inscrit dans la société actuelle, telle qu'elle est. Ou encore, une vision substitutiste, qui s'est exprimée dans le slogan “ interdisons Sardou ”, dont nous voyons mal comment elle s'articule avec la volonté, proclamée par ailleurs, de donner aux “ masses populaires ” les moyens d'être les instruments de leur propre libération.

3. Ainsi, la chanson est-elle en passe de devenir un front de lutte. A ce niveau, c'est le comment qu'il faut discuter : quel champ de bataille et quelles armes ? L'écueil nous semble être la vision purement instrumentaliste qui réduirait l'action sur et par la chanson à un prétexte ou à un parement. Une proposition du type “ Sardou est un fasciste, Ferrat est pour le Programme commun, Béranger pour Krivine ou Laguiller... ” suffirait alors à épuiser la question. Dans cette optique, il convient principalement d'augmenter la dose Béranger ou Ferrat, de diminuer la dose Sardou et consorts dans la consommation de chansons, et le tour est joué.

Pour paraphraser Jacques Attali¹⁰, une conception et une action totalisantes doivent englober les différents espaces ou réseaux par lesquels passe la chanson : le réseau symbolique, le réseau de la représentation (la chanson en tant que spectacle), le réseau de la répétition, lié à la reproduction (le disque), et, enfin, le réseau de la composition. Pour atteindre ce niveau où se noue et se joue le plaisir (ou le déplaisir) du musicien, du spectateur et, dans le même temps, où s'aiguise sa conscience, son vouloir-être subversif (ou son adhésion renouvelée à l'idéologie dominante), l'action-chanson ne peut limiter son investissement à l'un des langages constitutifs de la chanson, c'est-à-dire aux paroles, et à n'opérer que par le réseau de la répétition.

C'est dans ce cadre que nous situons notre entreprise de lecture-décriptage des signes de la chanson et de critique du discours dominant s'appliquant à elle.

4. Le bilan que l'on peut tirer de la presse confrontée à l'affaire Sardou est exempt de tendresse. Le démontage du discours de la presse en système capitaliste a suffisamment été fait pour que nous n'ayons pas à y revenir ici.

Remarquons simplement, à titre d'exemple, que rares sont les journaux qui ont fourni à leurs lecteurs les éléments leur permettant de comprendre pourquoi Sardou, et non un autre chanteur, suscitait de telles réactions. Mais l'expliquer, n'était-ce pas déjà entrer dans les raisons de “ l'ennemi ” ? Car, en la matière, c'est bien deux camps qui s'affrontaient, les “ pour ” ou les “ contre ”. (A notre connaissance, seul *Télérama*, hebdomadaire de télévision, s'est situé sur un terrain purement informatif tout en restant critique). Ce fait révèle la forte polarisation politique de la chanson française, phénomène classique, mais qui n'a fait qu'augmenter, en particulier depuis 68. Cependant, avec l'affaire Sardou, on a assisté à une surdétermination “ absolue ” du facteur politique dont il existe peu d'exemples dans le passé.

¹⁰ Jacques Attali, *Bruits*, (Presses Universitaires de France, 1977)

C'est peut-être une explication à la pauvreté des analyses fournies par les médias, surprises dans leur ronron (la plupart des critiques de "variétés" - terme dépréciatif significatif - se limitent à relater les premières de l'Olympia ou du palais des Congrès, et à recenser les disques des vedettes). Aussi les manifestations anti-Sardou ont-elles été traitées en bruits parasites, dérangeant un programme annoncé à l'avance, et non en elles-mêmes, comme un signe annonciateur sur lequel il convenait de s'interroger.

Si nous questionnons les analyses elles-mêmes, quel que soit le "camp" du critique, nous constatons une valorisation de deux éléments : les paroles des chansons, la présence scénique de l'interprète. c'est-à-dire les éléments se rapportant au contenu manifeste, au langage. Ce que retient le discours critique, c'est ce que le chanteur dit et fait. Passent entre les mailles du filet, ce qu'il produit et comment il produit, c'est-à-dire le fonctionnement de son système gestuel, la mise en rapport du vocal et de l'instrumental, des harmonies et des paroles. En d'autres termes, dans le discours sur la chanson, tout se passe comme si le langage du disque ou de la scène était privé de syntaxe. On pourrait, par analogie, reprendre le jugement que Roland Barthes émettait sur la critique musicale : "*Si l'on examine la pratique courante de la critique musicale, on voit bien que l'œuvre (ou son exécution) n'est jamais traduite que sous la catégorie linguistique la plus pauvre : l'adjectif*" (*Musique en jeu*, n° 9)

Ce qui conduit au primat de l'humeur sur la rigueur, de la redondance sur la pertinence. En cette matière aussi, la critique du discours dominant passe par une critique des armes.

TROISIEME PARTIE

annexes

Des femmes s'expriment sur Sardou

A côté d'un discours mis en scène et pensé par des hommes, il nous a semblé indispensable, sur ce sujet, de faire figurer une " parole de femmes ". La discussion reproduite ci-après a pour protagonistes des membres et sympathisantes de l'association " Chanson de femmes ", dont le but est de favoriser l'expression d'un point de vue de femmes dans la chanson, par la réflexion et la création. Sardou a abondamment parlé des femmes. Écoutons huit femmes, interprètes, auteurs et compositeurs, parler de Sardou.

Ginette

Alors on va entendre Sardou ici... Ça c'est quelque chose !
(rires)

Sabine

Heureusement qu'on a apporté les disques car je ne le connais pas du tout ce mec-là.

Michèle

Moi non plus : j'écoute jamais la radio.

Ginette

Mais on va quand même pas tout écouter ?

Chantal

Non. J'ai sélectionné des titres où il est question de son rapport avec les femmes : Laisse-moi vivre, J'habite en France, Vive la mariée, Je vais t'aimer. Eventuellement, on peut mettre aussi le début de quelques-uns de ses tubes ; comme ça vous verrez que vous le connaissez sans le savoir.

Brigitte

En fait on le connaît surtout par ce qu'on en a dit : qu'il était facho, pour la peine de mort, etc. On le connaît par ce qu'on a lu dans les journaux.

Michèle

Et puis aussi parce qu'au moment des manif contre Sardou, on a fait appel aux groupes féministes. A l'Olympia par exemple.

(Audition des disques ponctuée de divers commentaires et surtout de rires) :

Ginette

Charmant !

Michèle

Ce que c'est ridicule !

Françoise

Il est vulgaire comme c'est pas possible.

Michèle

C'est tellement ennuyeux qu'on ne peut même pas se mettre en colère.

Chantal

Non. C'est d'un commun : on entend ça depuis notre enfance.

Barbara

Tu as son adresse ? S'il baise aussi bien que ça, on devrait toutes y aller.

Chantal

Oui mais alors toutes ensemble.

Ginette

Il a une chanson sur un vieux couple. Tu ne l'as pas ?

Chantal

Oui, c'est vrai, une chanson gentille.

Sabine

Il n'y a pas que des chansons dégueulasses chez Sardou.

Barbara

Oui mais quand il chante, il ne se dégage aucune chaleur.

Violaine

Aucun humour non plus

Sabine

J'aimerais bien savoir s'il est aussi généreux que ça quand il baise.

Brigitte

On met Et mourir de plaisir ?

Chantal

D'accord. Pour le plaisir.

Violaine

Comme ça on pourra faire le cœur des vierges.

Sabine

Allez, vas-y mec, c'est beau, mec !

Sabine

Bon, alors moi j'ai envie de m'exprimer sur Michel Sardou. Je trouve que Laisse-moi vivre, c'est une très belle chanson ; j'aurais bien aimé que ce soit une femme qui l'écrive.

Michèle

Oui moi aussi j'ai pensé que ça devait être chanté par une femme.

Chantal

On a toutes pensé la même chose.

Brigitte

Si on la détournait ?

Sabine

C'est une chanson dégueulasse parce qu'elle commence par la voix de la femme - la mégère traditionnelle- qui dit : bon, alors c'est à cette heure-ci que tu rentres ? Mais je pense que le jour ou une femme pourra chanter la même chose tout ira très bien.

Susan

Si un jour tous les hommes disaient la même chose ce ne serait pas plus mal non plus.

Sabine

Tout le monde ressent plus ou moins la même chose. J'ai eu souvent envie de dire " laisse-moi vivre " aux mecs avec qui j'étais. Je dis pas que c'est bien cette chanson, Sardou c'est un super démago et il a des ficelles de démago mais je ne suis pas du tout choquée par ce qu'il dit.

Françoise

Mais tout de même ! La femme pour lui c'est l'emmerdeuse.

Sabine

Simplement le stéréotype de la femme.

Tita

Oui mais, c'est dit avec un mépris incroyable !

Chantal

Tu veux dire que si une femme disait ça à un mec elle le ferait avec plus de tendresse ?

Tita

Plus d'humanité. Sûrement.

Sabine

Pas du tout. Moi j'aimerais dire ça à un mec. Et pas plus gentiment.

Tita

Mais, c'est carrément sordide. On peut pas faire plus sordides comme rapports.

Sabine

Bon. Pour ce qui est de J'habite en France, je peux pas la blairer. C'est de la démagogie etc., etc. Dans Vive la mariée, ce que je trouve intéressant, c'est cette espèce de jalousie des hommes vis -à- vis de l'amour maternel. Bon, la femme est un stéréotype dans cette chanson comme d'habitude, mais il dit que les " enfants vont aller dans son lit ", c'est un problème pour lui. C'est vachement intéressant qu'il en parle.

Chantal

Il y a d'ailleurs une autre chanson où il dit " fais-moi un enfant " ; que je puisse l'avoir pour moi, tout seul ou quelque chose comme ça. Ça veut bien dire qu'il est jaloux de ce pouvoir des femmes sur les enfants, il aimerait avoir le même.

Sabine

Je pense que si les femmes ont tellement de pouvoir sur les enfants, c'est rapport à leur corps : elles les portent, elles les nourrissent, etc. Mais si un jour un bonhomme donne un verre de lait à son gosse... il peut connaître ça aussi.

Chantal

Un jour il faudra bien que les hommes donnent un verre de lait à leurs gosses et plus que ça encore.

Sabine

Pour la chanson Je vais t'aimer, s'il est généreux quand il fait l'amour, ben tant mieux. Mais je mets ça en doute

Violaine

Pourquoi le mets-tu en doute ?

Sabine

Parce que je trouve qu'il a une sale gueule

Françoise

Il n'a pas l'air chaleureux

Sabine

Puis je troue que son corps a l'air tendu T'as pas du tout l'impression qu'il va s'éclater ou qu'il va exploser, comme il dit.

Tita

Tu ne trouves pas scandaleux sa façon de parler à sa partenaire dans Je vais t'aimer ?

Sabine

Non, pas du tout.

Tita

Je trouve ça complètement facho.

Françoise

C'est parce qu'il dit " je vais "

Tita

Il se présente comme un superman superpuissant supersexué ; c'est complètement facho. Et il n'y a pas que lui.

Chantal

Il fantasme pas mal il me semble.

Brigitte

Et mourir de plaisir, moi j'aime bien les paroles.

Tita

Mais enfin ! Des types comme lui on en connaît des tonnes ! qui ne parlent que de faire l'amour, qui sont bouffis de la certitude de leur supériorité dans ce domaine.

Sabine

Mais, je parle de sa générosité.

Tita

Sa générosité ! Tu as bien écouté ? Il ne parle que de faire souffrir, faire pleurer, faire trembler, faire éclater une femme. C'est un assaut. C'est terriblement spectaculaire. Il n'y a que du muscle.

Barbara

Il parle de faire l'amour. Mais, l'amour, est-ce qu'il en parle ?

Susan

Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, toutes. Il n'y a rien de réel dans tout ça. Il n'y a que des images. Il reprend des mythes.

Michèle

Ça c'est sur, il n'y a que des images de femmes, et pas une femme réelle dans ses chansons !

Susan

Il reproduit. Il est là pour reproduire de l'amour, des images d'amour qui doivent certainement avoir beaucoup de résonance dans le peuple.

Sabine

C'est un chanteur populaire.

Susan

Il existe dans chacun un mythe de l'amour absolu et parfait. Il ne parle pas de muscles.

Brigitte

Il reproduit connement.

Sabine

C'est trop facile de dire qu'il est con.

Ginette

Il est surtout pas généreux.

Tita

C'est terriblement performant. L'amour chez lui c'est une performance.

Chantal

C'est une épreuve de force.

Violaine

Je le sens aussi comme un perpétuel rapport sadomasochiste. Il n'y a rien d'autre que ça.

Tita

Je trouve ça révoltant. Vraiment Je trouve qu'il a un narcissisme, une complaisance devant le miroir que lui renvoie la femme qui est parfaitement révoltant.

Susan

Mais ça nécessite des explications. L'homme est fort, et la femme aime bien s'identifier à cet homme fort.

Tita

La femme. Mais tu crois qu'elle est là, la femme ?

Chantal

Attends attends ! Elle parle des femmes qui vont à ses concerts, et qui, elles, aiment Michel Sardou et achètent ses disques.

Susan

Oui c'est ça l'amour: une identification avec l'autre. Et plus l'autre est idéalisé et fort et plus on va l'être aussi. La jalousie, c'est le contraire : plus il est fort, et plus on va être malheureux.

Chantal

Qu'est-ce que vous pensez de la phrase " je vais t'aimer comme j'aurais tant voulu être aimé " ?

Sabine

Moi je trouve ça plutôt touchant.

Tita

Parce que tu crois qu'il pense à l'autre ? Mais c'est faux ! Archifaux ! C'est révoltant de narcissisme au contraire. Il continue de ne penser qu'à lui.

Chantal

La femme n'est qu'un ustensile ?

Sabine

Je ne suis pas d'accord. Là il y a un doute.

Susan

Sardou, c'est un mythe représentant le nationalisme, le chauvinisme et, entre autres, le chauvinisme mâle, d'où les stéréotypes. Ce n'est pas la peine de s'interroger.

Michèle

En parler comme ça, c'est lui donner beaucoup d'importance, il n'en vaut vraiment pas le coup.

Chantal

Vous croyez que si on ne nous l'avait pas demandé, on ne se serait jamais interrogé sur Sardou ?

Michèle

Sans doute non. Il ne fait pas partie des chanteurs qui nous intéressent. D'ailleurs on ne le connaît même pas.

Chantal

Oui, on le connaît par force, parce qu'on ne peut pas toujours échapper au transistor.

Françoise

Il est là pour perpétuer les idées communes. Et les idées communes ne sont pas intéressantes.

Tita

Mais, ces idées communes, dans le cas Sardou, deviennent de la provocation pure. Ce sont des pièges. Des pièges stupides, primaires, mais dangereux tout de même.

Michèle

Je ne le trouve pas plus dangereux que les autres. Il n'a rien d'original dans ce qu'il dit. Il enfonce des portes ouvertes.

Chantal

Mais il les enfonce sur scène. Et ça peut faire mal.

Susan

Il est complètement enfermé dans ses petits problèmes d'impuissance.

Chantal

Sardou est un petit. Etre petit pour un homme dans notre société, c'est presque aussi grave que pour une femme d'être laide. Alors il y a compensation quelque part. Il faut qu'il prouve sa force, sa virilité. Sa puissance. Autrement on le négligerait. Et il rejette sur la femme le mépris que l'on risquerait d'avoir pour lui. Et malheureusement, en France, il y a beaucoup de petits en quelque chose qui font la même chose, ont les mêmes réactions. Sardou s'adresse à ce qui est petit en nous. Il a quand même une belle petite gueule, il doit quand même plaire aux femmes. Mais je n'arrive pas à croire que ce sont des femmes qui lui répondent quand il pose la question : " toutes les femmes sont là pour le dire ". Surtout je n'arrive pas à imaginer que des femmes puissent être contentes de se trouver décrites comme des ménagères et des emmerdeuses.

Susan

On se demande quelles femmes vont s'identifier à celles-là ?

Michèle

Mais aucune ne va s'identifier ! La réaction typique de la femme – esclave, justement, c'est de se dire " moi au moins je ne suis pas comme ça " !

Chantal

C'est le public masculin qui s'identifie à lui. Et il doit y avoir un tas de filles mystifiées, futures femmes au foyer qui se laissent taper dessus par Sardou et qui se disent en elles-mêmes " elle est forte la fille qui réussira à mettre le grappin dessus " et qui ont envie d'être " la mariée "... malgré tout ce qu'il en dit. Parce que pour elles aussi, l'amour est une épreuve de force où il s'agit d'attraper l'autre. Et on sait que dans la mythologie populaire, avoir une femme, c'est se l'envoyer et avoir un homme, c'est l'épouser.

Sabine

De toutes façons, l'amour naît du " je-te-repousse ". Quand tu es repoussée, tu t'accroches.

Violaine

C'est doublement sadique.

Tita

J'ai l'impression que Sardou a envie d'être un héros : une espèce de héros de l'amour qui a quelque chose de très féodal. De très réactionnaire. Mais j'ai une sœur de vingt ans qui adore Sardou.

Chantal

Ah ! et tu sais pourquoi elle l'adore ?

Tita

Elle pense que peu de gens sont capables d'avoir autant de passion.

Barbara

Mais c'est du toc sa passion !

Françoise

On prend le spectacle pour la réalité.

Tita

Spectacle ou pas, moi je trouve qu'on ne peut pas l'entendre sans se hérissier.

Susan

Il ne chante pas du tout l'amour , il a peur qu'on ne le trouve pas assez viril c'est tout.

Chantal

Mais ils sont tous comme ça.

Tita

Il ne chante que la vengeance, la force, le “ je vous ai bien eus ”, etc.

Brigitte

Oui. ce n'est pas un hasard., ça va plus loin que Sardou.

Susan

Quand je vois un type comme ça faire des démonstrations de force physique, je me dis : il a besoin de faire semblant parce qu'il a quelque chose qui ne va pas.

Violaine

Ou quelque chose qu'il n'a pas.

Susan

Beaucoup de femmes sentent ça et elles vont l'adorer : elles vont ressentir une tendance maternelle. Cette manière de s'imposer (qui est une imposture) sollicite un réflexe d'apaisement. On se dit qu'il doit souffrir sous cette attitude qui est extrême, On se dit qu'il a peur.

Tita

Vous allez lui trouver des tas d'excuses

Barbara

Moi, je ne l'excuse pas de manquer d'humour à ce point.

Brigitte

Mais. il a une belle voix.

Violaine

Sa voix ressemble a celle de Johnny Halliday.

Françoise

Il s'adresse à d'autres gens qu'a nous.

Chantal

Les musiques sont dégueulasses.

Françoise

Oui mais elles font de l'effet.

Sabine

Ses musiques ne sont pas si dégueulasses que ça : c'est la batterie de cuisine qui est autour qui est pénible : les boum -boum, les grands effets.

Ginette

Et les pauvres types qui s'escriment à l'accompagner.

Brigitte

Mais les idées de mélodies sont souvent superbes.

Chantal

Oui mais c'est lourdingue, Même dans les figures mélodiques, il n'y a que de gros effets. La recherche de l'effet est perpétuelle et elle étouffe la subtilité de l'inspiration. Sur le plan du rythme, c'est vraiment primaire. Ça n'apporte rien sur le plan de l'évolution de la chanson.

Sabine

Ce qui est populaire est toujours classique.

Michèle

Ce qu'il dit aussi est classique, passéiste. Ça paraît énorme de voir qu'un type jeune ne soit pas capable d'imaginer dans ses chansons, et je suppose de rencontrer dans sa vie, autre chose que de futures femmes-à-foyer qui lui feront éventuellement " les enfants qu'il lui fallait ". On se demande pourquoi on est là, dans quelle sphère nous vivons pour qu'aucun écho de l'émancipation féminine ne lui soit parvenu aux oreilles.

Chantal

Il croit peut-être, comme Serge Lama. que ces autres femmes mettraient en péril sa virilité.

Michèle

En tous cas, elles seraient moins barbantes que celles qu'il décrit.

Françoise

Il ne sait pas ça parce qu'il est bête.

Michèle

Son mythe est porté par la bêtise, comme le fut celui de Tino Rossi.

Sabine

Que les femmes adoraient.

Brigitte

Oui mais il ne les violait pas dans ses chansons.

Chantal

Comment se fait-il qu'ici on n'arrive pas à croire à Sardou ? Je suis sûre que vous croyez toutes à Brel. Et pourtant il est aussi misogyne.

Françoise

Oui. mais lui au moins, ce n'est pas l'Almanach Vermot.

Susan

Sardou dit ce que disent et pensent de façon simple des tas de gens, il est fait pour les représenter, c'est tout, et ces gens-là sont la majorité, et ce n'est pas nous.

Chantal

Moi je trouve que dans les minorités pensantes, il y a des chanteurs qui disent à propos des femmes des choses pas très différentes de Sardou.

Sabine

Chez les chanteurs dits révolutionnaires, c'est dix fois plus révoltant.

Françoise

Oui, parce qu'après tout, Sardou, c'est l'homme de la rue.